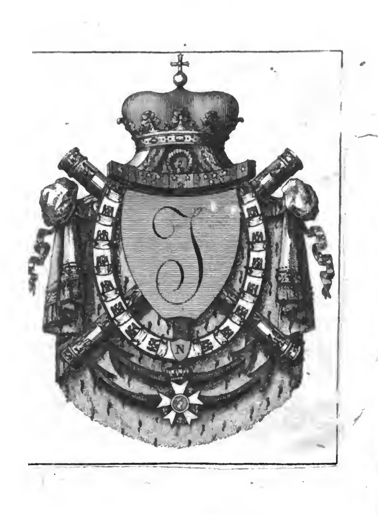
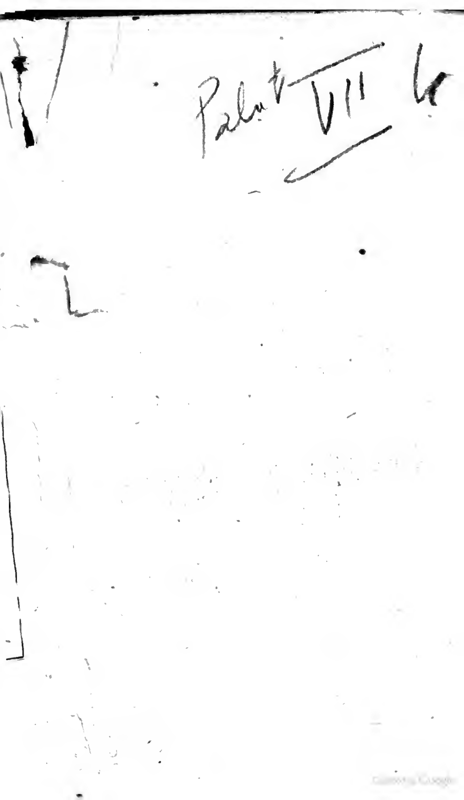


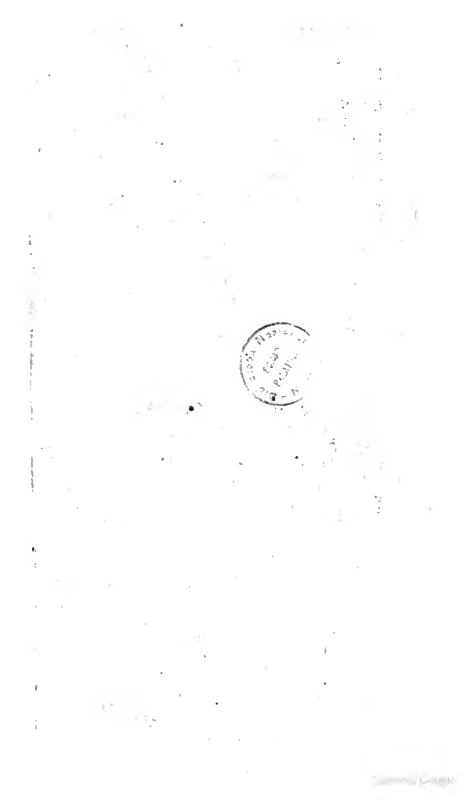

N


Palat. VII 6

AGATHE
D'ENTRAGUES.

I.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN ET C^{gnie}.





Que ne suis-je le père de cet enfant.

AGATHE D'ENTRAGUES,

ROMAN HISTORIQUE,

PAR l'Auteur d'*Irma*.

TOME PREMIER.

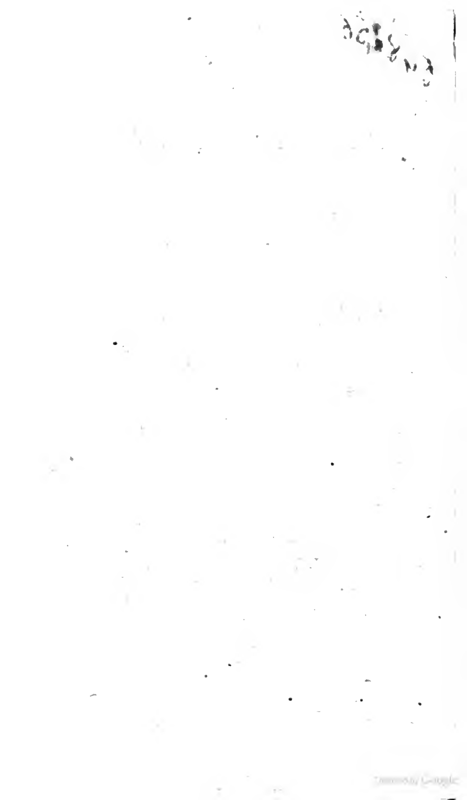
PARIS,

Chez LEROUGE, libraire, cour du Commerce, faubourg Saint-Germain;

BRUNOT-LABBE, libraire, rue de Grenelle Saint-Honoré.

1807.





AGATHE D'ENTRAGUES.

CHAPITRE PREMIER.

Mon origine.

Fils unique d'un riche négociant, de Lyon, j'avois reçu l'éducation la plus soignée, et mon père, n'existant que pour mon bonheur, étoit mon plus tendre ami.

Dans cet âge heureux où l'on voit l'avenir embelli de toutes les chimères de l'espérance, où chaque émotion prend le caractère d'un sentiment, et où enfin aimer et vivre est la même chose, un jeune et charmant objet avoit fixé tous mes vœux ; il me fut arraché par la mort au moment où l'hymen alloit nous unir. Mon désespoir déchira l'ame sensible de mon père, il me mena dans une maison de campagne

qu'il avoit à quelques lieues de Lyon. Tout occupé d'adoucir mes regrets, il négligea ses affaires, et une banqueroute énorme, la perte de deux vaisseaux sur lesquels il avoit de grosses sommes, ne laissèrent au vertueux et intéressant Saint-Fal que sa probité. Touché des malheurs de mon père, je m'oubliois pour le consoler; mais ce respectable vieillard ne pouvant plus rien pour moi, exigea que je m'éloignasse d'un pays où tout aigrissoit mes chagrins; il me fit obtenir une place d'écrivain de vaisseau. Je vis les côtes de Guinée et celles du Nouveau-monde: partout je tentai la fortune, et la fortune me fut partout rebelle. L'amour m'offrit des plaisirs et jamais le bonheur. Las d'un métier où je ne pouvois acquérir ni gloire ni argent, je cédai au désir de revoir mon père, et à mon retour à Lyon j'appris que le trépas me l'avoit enlevé. Mon cœur fut brisé par cette affreuse nouvelle. Long-temps incapable de me livrer à aucune occupation, j'avois épuisé le peu qui

me restoit de ressources, et sans Eugène Boulai, fils d'un des amis intimes de mon père, j'eusse été en proie aux horreurs de la misère. Ce bon jeune homme partageoit avec moi tout ce que son père lui donnoit pour ses menus plaisirs, et son active obligeance lui faisoit deviner mes besoins. Cependant je souffrois de la crainte de lui être à charge, et j'étois occupé de trouver les moyens de pourvoir à ma subsistance lorsque je rencontrai sur la place de Bellecour M. Delmord, le capitaine de vaisseau avec lequel j'avois fait la dernière traversée. Je m'étois acquis la confiance de cet homme estimable par quelques services que j'avois été assez heureux pour lui rendre, et son amitié, par mes soins et les talens agréables que je devois à mon père; il m'accosta avec bonté, me demanda la cause de ma langueur, écouta avec intérêt le récit de mes peines, ce qui est beaucoup plus rare que de faire des questions indiscrètes, m'offrit sa bourse, son crédit, si je voulois solliciter une place. Tout ce

que je désire, lui dis-je, est de m'éloigner encore une fois d'une ville où il ne me reste que de tristes souvenirs. — Eh bien! j'ai votre affaire. Le baron d'Entragues, mon ami intime, et frère d'un de mes camarades mort en combattant il y a quelques années, cherche un secrétaire sur la discrétion duquel il puisse compter. Vous êtes le seul être de mon espèce dont je voudrois répondre : le baron désire un jeune homme qui ne tienne à rien, ne possède rien, pour qu'il s'attache exclusivement à lui. — S'il faut pour plaire à M. d'Entragues être sans parens et sans bien, personne mieux que moi ne peut lui convenir. — C'est ce que je pensois, mon ami, et si vous voulez je vais vous donner une lettre de recommandation pour le baron. J'acceptai, malgré le danger de trouver la place prise; car M. d'Entragues habitoit un château près de Valenciennes. Pendant le temps qu'il me falloit pour me rendre en Flandre il pouvoit avoir trouvé un secrétaire. Mais s'il faut périr

de misère, me disois-je, mieux vaut mourir à deux cents lieues de son pays que dans ses foyers. Je me mis donc en route, emportant la lettre de recommandation, la plus flatteuse qu'on puisse imaginer, léger d'argent, et même d'espérances.

J'arrivai sans accident à Valenciennes : que d'autres que moi décrivent les riches plaines de Flandre. Ce n'est pas de mes voyages dont je veux rendre compte, je ne veux que me retracer à moi-même les événemens qui se sont passés sous mes yeux depuis le moment où je suis arrivé dans cette province. Les formes seules diffèrent. Partout les passions sont les mêmes, leurs effets sont semblables; un ambitieux, un jeune cœur tourmenté par l'amour; une femme dévorée par l'envie de gouverner tout ce qui l'entoure, doivent être peints des mêmes couleurs, qu'ils habitent le midi, le nord de la France, ou les pays étrangers.

J'étois si peu certain en arrivant

de trouver la place que je venois chercher, que je fus quelques jours sans me déterminer à me rendre à Vermur, terre du baron d'Entragues. Tous les hommes craignent de changer l'espérance qui les soutient contre une triste réalité : et delà les lenteurs qui souvent les perdent. Pour moi, l'argent me manquant, il me fallut bien aller trouver M. d'Entragues.

Après avoir fait la toilette la plus soignée qu'il me fut possible, je partis pour Vermur. A une demie lieue de la ville, sur les bords de l'Escaut, s'offrit à mes regard cette antique et noble habitation. Un parc immense, des tours qui paroissoient bâties du temps des ducs de Bourgogne, donnoient à ce lieu une teinte romantique qui convenoit parfaitement à la disposition de mon ame. J'avois passé l'âge brillant de la première jeunesse ; mais j'avois atteint celui où le cœur sent mieux le besoin d'aimer et d'être aimé. Il me sembloit que parcourir avec une

amie les sombres allées que j'apercevois seroit la félicité parfaite. J'osois me flatter que peut-être je trouverois à Vermur un être digne de répondre à ma sensibilité, et tout à cette pensée j'arrivai à une grille sur laquelle étoient les écussons des armes du baron. Un vieux concierge vint m'ouvrir, et me conduisit à un valet-de-chambre. Cet homme, après m'avoir considéré attentivement, me demanda qui j'étois, ce que je voulois, et d'où je venois. — Ce que je suis vous importe peu, le lieu d'où je viens encore moins, et ce que je souhaite est de voir votre maître. — Le voir ? on ne voit pas Monsieur, quand on est inconnu, sans répondre à mes questions, ou sans avoir une lettre de recommandation. — Eh bien ! j'ai une lettre à lui remettre. — Donnez-la. J'étois si mécontent de l'air important de ce personnage que, jugeant son maître par lui, je ne désirai plus que foiblement de lui être attaché. Aussi je remis la lettre de M. Delmord au valet-de-

chambre du baron, disant que j'en viendrois chercher la réponse le lendemain.

J'étois déjà presqu'à la moitié de l'avenue, et je balançois en moi-même si je ne quitterois pas la Flandre sans attendre la décision du baron, lorsqu'un grand laquais en livrée, courant à toutes jambes, m'arrêta par la basque de mon habit, me criant : vous êtes sourd apparemment, Monsieur. — Non en vérité. — Cependant je vous appelle à tue-tête sans que vous paroissiez seulement m'entendre. Effectivement je ne vous avois point entendu ; mais que me voulez-vous ? — Ce que je vous veux, rien. — C'étoit bien la peine alors de m'arrêter. — Quand je dis que je ne vous veux rien, c'est que ce n'est pas moi, mais Monsieur, qui a donné ordre que vous revinssiez sur-le-champ au château. — Votre maître désire me voir ? — Désire, Monsieur ne désire pas lui, il veut. — Il veut, dis-je en moi-même ; ce M. d'Entragues est donc

un de ces hommes qui jouent le rôle de tyran dans l'intérieur de leurs maisons : il doit être malheureux, et ceux qui l'entourent encore plus ; mais il faut en juger par moi-même, et je suivis mons Saint-Louis.

CHAPITRE II.

M. d'Entragues.

La nature m'avoit doué d'un esprit extrêmement observateur, aucun détail ne m'échappa jamais. Parlant très-peu, j'employois toutes mes facultés à examiner et comparer. Les résultats de ces examens ont constament servi d'aliment à mon imagination; mais maintenant que l'âge laisse moins de force et d'activité à mes facultés; et que je crains de perdre le fruit de mes observations en voyant s'obscurcir ma mémoire, je trouve un vrai bonheur à soustraire à la destruction qui me menace ces tableaux tracés dans ma pensée depuis quarante ans. Oui, il y a aujourd'hui quarante ans que je traver-

sai pour la première fois l'immense vestibule du château de Vermur, et qu'après avoir monté un escalier d'une construction gothique, mais noble, suivi une galerie où les Vandic, les Wander - Mulen avoient représenté les aïeux de M. d'Entragues, et où étoient des trophées de leurs armes, j'arrivai à la porte d'une bibliothèque ; le valet-de-chambre du baron, devenu un peu plus poli, m'introduisit.

Dès que j'entrai, M. d'Entragues, qui d'après la lettre de son ami m'attendoit avec impatience, vint à ma rencontre. C'étoit un de ces hommes qui étonnent, entraînent par leur ton et leurs manières ; ils plaisent, et l'on ne peut s'occuper de juger s'ils sont dignes de notre amitié. M. d'Entragues avoit alors près de cinquante ans, mais il ne les paroissoit pas. Un des avantages d'une beauté régulière est de survivre à la jeunesse. Ausi le baron étoit-il encore d'une figure remarquable ; sa taille au-dessus de la médiocre étoit

parfaite ; quoiqu'il vécût à la campagne depuis plus de dix ans, il conservoit toutes les manières d'un homme de cour ; et sa tournure avoit une dignité si imposante que je me serois senti vraiment embarrassé auprès de lui si son ton aimable et caressant ne m'eût rassuré ; cependant il faut en convenir, le sourire qui erroit sur ses lèvres aussitôt qu'il parloit, contrastoit avec l'expression orgueilleuse de sa physionomie lorsqu'elle étoit en repos. J'en fus frappé dès le premier moment ; mais toutes les réflexions que devoit faire naître ce contraste ne purent tenir contre la réception affectueuse que M. d'Entragues me fit et je fus une preuve de plus que tous les hommes, quels qu'ils soient, se laissant enivrer par la louange, se figurent qu'elle est l'expression des sentimens qu'ils font naître, tandis qu'un intérêt personnel la dicte presque toujours. Il faut en convenir, je fus pris à ce piège et pénétré de reconnoissance des choses flatteuses que me dit le baron,

j'échangeai contre cette fausse monnoie ma liberté, bien inappréciable dont on ne connoît la valeur que lorsqu'on l'a perdu.

M. d'Entragues, qui d'après la lettre du bon M. Delmord, pour lequel il me parut avoir beaucoup d'attachement, me regardoit comme un homme précieux, voulut m'attacher à lui en prenant avec moi le ton de l'amitié, et sans attendre que je lui demandasse ce que je pouvois espérer de la recommandation de son ami, il me pria de me fixer à Vermur. J'ai grand besoin, me dit-il, de trouver un être sur lequel je puisse compter; tout me fait espérer, M. de Saint-Fal, de le rencontrer en vous. Mon cœur, pressé du besoin d'aimer et de l'être, crut enfin avoir rencontré une ame capable de lui répondre, et je fus assez sot pour imaginer qu'un homme riche (car tout annonçoit l'opulence chez M. d'Entragues) et surtout un homme qualifié, un ancien courtisan, pouvoit se sentir de

l'inclination pour un homme sans fortune, sans état ? non, il pouvoit se l'attacher comme un instrument utile, mais jamais l'aimer pour lui-même. L'erreur fut complette, je promis au baron de lier mon sort au sien pour la vie, de lui dévouer toutes mes facultés, et je ne demandai pas seulement ce que j'aurois à espérer, j'aurois cru offenser M. d'Entragues. Je n'ai point à me repentir de ma confiance. Le baron fit pour moi plus que je n'aurois dû attendre d'après la disproportion de son rang au mien, et la froideur de son ame : son insensibilité est le seul reproche que j'aie à lui faire.

Legris, c'étoit le nom de son valet-de-chambre, entra pour lui annoncer que M. Delcroix, le vicomte et la vicomtesse de Launoi étoient arrivés. Je me levai, en disant au baron que je reviendrois le lendemain. — Non, je ne souffrirai pas, mon cher Saint-Fal, permettez ce nom à l'amitié que je sens déjà pour vous, que vous me quittiez. — Mais M. le

Baron, je suis cependant forcé de retourner à Valenciennes. — Cela est parfaitement inutile : où étiez-vous descendu ? — A l'ours noir. — Eh bien ! Legris, envoyez St.-Louis payer ce que doit M. de Saint-Fal, et prendre ses effets. Je voulus l'interrompre. — Non, vous n'avez rien à objecter à cela. De ce moment, Saint-Fal, vous êtes de la famille. Demain à sept heures du matin nous nous réunirons dans cette bibliothèque, et je vous dévoilerai mon cœur. En finissant ces mots il me prit par la main, m'entraîna avec lui, en me disant qu'il alloit me présenter à sa belle-sœur et à ses amis. Je connoissois alors beaucoup mieux les ruses des sauvages, les écueils des mers que ceux de la société, et je me figurois réellement avoir retrouvé un père dans M. d'Entragues, tandis que je n'étois pour lui qu'un être dont l'isolement lui assuroit la parfaite dépendance. Cependant, quelqu'adroit qu'il fût, il n'eût pu me retenir, si une autre enchanteresse n'eût rivé mes fers.

CHAPITRE III.

Quelques esquisses.

Le baron avoit conservé la légèreté de la jeunesse, dont je m'aperçus bientôt qu'il avoit toutes les prétentions, et c'étoit avec peine que je le suivois. Nous fûmes en une seconde dans le sallon, qui étoit à la droite du vestibule. Le hasard y avoit réuni presque tous les êtres qui devoient avoir une influence marquée sur le sort de celle que je pleure. Je vais essayer de crayonner leurs traits, et la suite de ces mémoires terminera ces esquisses.

Un froid assez piquant, malgré qu'on fût à la fin d'avril, forçoit à se réunir auprès du feu. Au coin de la cheminée, dans une énorme bergère, étoit une femme à qui, par égard, je ne donnai que six lustres;

mais à son excessif embonpoint, à ses traits effacés, à son parler trainant, on auroit pu lui en accorder trois ou quatre de plus. Cependant on ne pouvoit pas dire qu'elle fût laide, mais l'expression de sa physionomie étoit désagréable ; elle peignoit tout à la fois la nullité et l'envie. Si la magnificence de sa toilette n'eût prouvé que c'étoit une femme riche, ses manières ignobles l'eussent fait prendre pour une très-petite bourgeoise. Lorsque M. d'Entragues, en me présentant à elle, me dit que c'étoit madame la comtesse d'Entragues, sa belle-sœur, et que je sus qu'elle tenoit la maison du baron, je ne pus me défendre d'être très-étonné que deux individus aussi dissemblables vécussent sous le même toit ; mais ils avoient besoin l'un de l'autre, et que ne réunit pas l'intérêt ? Près d'elle étoit la vicomtesse de Launoi : rien de plus joli, de plus agaçant que la mine de cette petite femme à qui la nature n'avoit refusé que des vertus pour la rendre parfaite ; mais elle

savoit au besoin en prendre le masque, et ainsi à dix-huit ans elle gouvernoit tous ceux qui avoient le malheur de la rencontrer. Sa première victime étoit son très-débonnaire époux, le vicomte de Launoi. Il étoit debout devant la cheminée, jouant tour à tour avec les innombrables *berloques* de sa chaîne de montre, et la levrette de Mme d'Entragues, à qui il faisoit, en ricanant, des complimens aussi insignifians que sa personne. Le vicomte n'avoit d'autre mérite qu'une fortune énorme, et un nom que ses ancêtres s'étoient donné la peine d'illustrer pour lui ; aussi trouvoit-il qu'il n'étoit pas nécessaire de se fatiguer pour acquérir de la gloire. Il n'avoit jamais fait la guerre qu'aux paisibles habitans des forêts, et lorsqu'il revenoit d'une chasse qu'il avoit conduite dans toutes les règles de cet art important, il disoit tranquillement : un homme comme moi vaut mieux qu'un général ou un ministre. Il se croyoit d'une figure charmante, parce que son père et sa

mère le lui avoient répété lorsqu'il étoit petit; et au fait, son teint couleur de rose, ses yeux bleu faïence, son visage rebondi, avoient pu faire un fort joli enfant. Le Vicomte, se trouvant à 22 ans en possession de la magnifique terre de Launoi, près de Vermur, et persuadé qu'il n'y avoit rien de préférable à l'existence d'un seigneur châtelain, jura de n'en avoir point d'autre. Mais voulant se donner plus de relief et de considération dans sa province, il crut qu'il falloit visiter les pays étrangers, en conséquence il partit comme un baronnet anglois pour ses voyages; il fut moqué, dupé partout, et heureux dans son illusion, il se persuada qu'il faisoit l'admiration des cours étrangères, et qu'un noble flamand, pour paroître généreux, devoit dépenser et donner sans compter. En revenant il s'arrêta à Toulouse, un nouveau piége l'y attendoit. Il vit dans la société Hortense de Mercour. Cette jeune personne n'ayant pour dot que sa charmante figure et son esprit, craignoit

que ce ne fût point assez pour trouver un mari, d'autant qu'elle passoit pour être très-légère. Elle étoit sous la tutelle d'une vieille tante, dévote et avare, qui toute à Dieu et à son coffre-fort, s'occupoit fort peu de la conduite d'Hortense, et encore moins de son établissement. La jolie Hortense, beaucoup plus adroite qu'on ne doit l'être au printemps de la vie, remarqua le vicomte de Launoi, qui paroissoit né pour être le plus soumis des maris. Elle sut qu'il étoit riche, au bout de quinze jours elle le mit dans la nécessité de la demander en mariage ; et il y avoit trois ans que ces nœuds mal assortis avoient été serrés lorsque je vis, pour la première fois, M. et Mme de Launoi. Le cher vicomte ramena Hortense dans sa terre. Pendant quelques mois il se persuada que l'amour qu'il se croyoit digne d'inspirer, avoit entrainé mademoiselle de Mercour ; mais quelque crédule qu'il fût, il s'aperçut bientôt qu'il s'étoit trompé, et que sa jolie compagne étoit très-occupée de subjuguer tout

ce qui l'environnoit. Cette découverte eût pu nuire au bonheur d'Hortense ; mais elle avoit pris alors un tel empire sur le vicomte, qu'il ne se permit jamais aucuns reproches, et ainsi il jouissoit près d'elle du même repos que celui que goûtent les esclaves soumis d'un empereur ottoman. Cependant il se dédommagea d'avoir perdu ce cœur (qu'il n'avoit jamais possédé), en faisant sa cour à madame d'Entragues qui, ennuyée d'un long veuvage, crut de la charité chrétienne, de consoler un aussi aimable jeune homme, et je m'aperçus qu'elle le traitoit à merveille. Tous les deux bavards, curieux, sans instruction, ils s'entendoient parfaitement, et les louanges qu'ils se prodiguoient les consoloient de l'espèce de mépris que le baron et la vicomtesse leur montroient.

Mais, dira un lecteur sévère, si jamais ces feuilles où je trace mes souvenirs, sont mises sous les yeux du public, comment M. le secrétaire,

à peine arrivé dans le sallon de Vermur, a-t-il appris tous ces détails sur des gens dont il pourroit au plus nous peindre la figure, les manières? Eh, M. le censeur, ce n'est pas pour vous que j'écris, c'est pour moi seul; et, une fois pour toutes, souvenez-vous, si vous me lisez, que vous devez laisser mes cendres en repos, prendre mes mémoires dans l'ordre où il m'a plu de les arranger, ou fermer le livre. Je veux bien pourtant vous promettre de vous expliquer par quel moyen je me trouvai au bout de quelques heures de séjour chez le baron, si bien instruit des secrets de sa société; mais revenons à mon entrée dans le sallon.

Outre le vicomte, la vicomtesse, madame d'Entragues, qui me fit les complimens les plus exagérés, et félicita son beau-frère sur son bonheur, d'avoir enfin trouvé *un jeune homme* qui paroissoit aussi accompli; il y avoit encore dans le sallon le major de la place de Valenciennes, un curé de cette ville et l'au-

mônier du château. Le major, qui se nommoit Delcroix, étoit un ancien capitaine de grenadiers, grand, maigre, jaune, d'une figure peu agréable, mais dont le sourire sardonique prouvoit qu'il ne manquoit pas d'esprit. Il eût été cependant impossible d'en juger par sa conversation, lorsqu'il se trouvoit avec des gens qu'il croyoit ses supérieurs, car il ne répondoit que par des signes approbatifs, des monosyllabes, et ne se permettoit jamais d'énoncer une opinion qui ne fût pas la leur. Cet officier, vraiment brave, trembloit et se courboit devant tout ce qui avoit quelque rapport avec la cour. On verra qu'il s'en dédommageoit lorsqu'il n'étoit plus en présence de ceux qu'il regardoit comme les ministres de Plutus, celui de tous les dieux qu'il honoroit le plus. A sa droite étoit l'aumônier, et à sa gauche le curé de Valenciennes. La figure du respectable pasteur avoit d'abord fixé toute mon attention; mais lorsque M. d'Entragues, après lui avoir fait les complimens d'usage,

lui dit qu'il étoit bien aise de lui présenter un homme qui avoit vu M. Delmord, il y avoit quinze jours, qui lui étoit recommandé par lui, et que ce bon vieillard me demanda, les larmes aux yeux, des nouvelles de son frère, qu'il n'avoit point vu depuis long-temps; j'éprouvai la joie la plus vive, et l'exprimai avec feu à ce digne ecclésiastique, en le priant de m'accorder une partie de l'amitié que le capitaine avoit pour moi. Il me le promit, et m'a tenu parole.

Je me plaçai près de lui, et je sus que M. Delmord, digne élève des d'Arnaud et des Sacis, avoit toujours été persécuté par son évêque, le moliniste le plus acharné qu'il fût possible de connoître; et que, malgré son beau nom, son mérite, il étoit resté sans avancement. C'est, me dit-il, à la nomination de M. d'Entragues que je dois, depuis un mois, la cure que j'ai maintenant. Mon frère ignore encore le service que m'a rendu notre ami.

Le baron vouloit que je me retirasse chez lui ; mais vivre sans être utile à ses semblables est végéter, et je l'ai supplié, en obtenant que je quittasse un diocèse où j'étois vraiment malheureux et où rien ne me retenoit plus, de me donner un moyen de continuer à servir en même temps le Dieu de toute bonté et ses enfans. Grace à M. d'Entragues, mes vœux sont accomplis. Nous continuâmes à causer. L'abbé le Roux, c'est ainsi que se nommoit l'aumônier, nous examinoit de l'air le plus sombre. Cet homme avoit le regard faux, le son de voix dur, et tourmentoit par son excessive sévérité tous ceux qui l'entouroient, et ne montroit d'indulgence que pour la liaison de Mme de Launoi et du baron, qu'il croyoit de la prudence de nommer amitié pure. Tout en lui exprimoit la rage d'être privé, par sa position et par ses sermens, des dons de la fortune et de ceux de l'amour. Incapable de manquer à des devoirs qui lui coûtoient à remplir, il s'en vengeoit en tourmentant tous ceux qui l'entou-

roient, par sa sévérité, et ne montroit jamais la divinité qu'armée de foudres vengeresses. Mon arrivée à Vermur paroissoit l'inquiéter, il craignoit apparemment que je ne lui enlevasse l'autorité qu'il s'étoit acquise sur les habitans du château. Enfin il me déplut autant que M. Delmord me convint. La première impression trompe rarement; et si tout me confirma dans l'idée que j'avois prise de l'abbé, jamais je n'ai quitté le respectable pasteur sans me sentir meilleur et moins malheureux.

CHAPITRE IV.

Agathe.

Il étoit plus de midi, M. d'Entragues demanda à sa belle-sœur pourquoi Agathe n'étoit pas encore descendue. —Elle prend sa leçon de danse avec Mlle Delcroix. — Major, votre fille est ici ? —Oui, M. le baron. — Alors il ne faut pas s'étonner si ces demoiselles ne viennent point. Quand elles sont ensemble, elles n'ont besoin de personne. Madame d'Entragues, sonnez, je vous prie, pour qu'on dise à Agathe que je la demande. — Mais, mon frère, si M. Langlois n'est pas parti? —Il doit l'être, et je veux voir ma fille. Madame d'Entragues sonna, sans ajouter un mot. La jolie vicomtesse ouvrit, ferma vingt fois

son éventail pour cacher la colère qu'elle éprouvoit de ce que le baron cessoit de s'occuper d'elle, pour penser à sa fille. La porte s'ouvrit, et je vis entrer Agathe.

Douze fois la rose nouvelle s'étoit épanouie depuis qu'elle avoit vu le jour. Je pouvois sans danger admirer cette charmante créature. Que craindre de ses traits enchanteurs : elle n'a point encore atteint l'adolescence. J'ai trente ans, je pourrois être son père. Oui, le sentiment qu'inspire une fille est le seul qui m'entraîne vers la divine Agathe. C'est ce tendre intérêt qui me fait suivre avec ravissement les contours parfaits de sa taille, qu'un corset lilas soutient sans la contraindre ; mon œil peut sans indiscrétion se fixer sur ce sein d'albâtre, puisque l'amour ne l'a point encore arrondi. La timidité de l'enfance l'agite seule. Les boucles de ses cheveux blonds, dont la beauté native, malgré l'usage de ce temps, n'est point déguisée par l'art, viennent, en se jouant su un

ol dont on chercheroit envain à
xprimer la blancheur, couvrir en
artie ses épaules. La dignité et la
andeur se peignent tour à tour sur
on front. Quelle expression ont ses
eux, aussi brillans que l'azur d'un
eau jour ! quel heureux contraste
rment ses sourcils et ses cils de jais
r ce teint où les roses se nuancent
ec l'éclatante blancheur de la
ige. Assez d'attraits parent Aga-
e. Pourquoi ce nez que n'auroit
ı imiter le ciseau de Praxitèle; cette
uche, dont la forme regul ère, la
aîcheur, font oublier qu'elle est
peu plus grande que ne le veulent
proportions que nous avons don-
es à celle de la beauté ; ces dents
ıs blanches que le lait? Ah! c'est
p de charmes, et malheur à qui
ra ce prodige de beauté lorsqu'il
a porté au point de perfection où
d la nature, pour tout détruire
suite. Telles furent mes réflexions
voyant Agathe, et je bénis le ciel
me la présenter dans son aurore.
ant sans cesse près d'elle, me
-je, je n'aurai point à la redou-

ter, lorsqu'elle sera à son apogée ; et je me livrai sans trouble aux charmes que sa vue m'inspiroit.

Agathe, en entrant, vint se jeter dans les bras de son père. Me. d'Entragues, la tirant par sa robe, lui dit de faire la révérence ; et Agathe embarrassée, affligée des sottes réprimandes de sa tante, qui étaloit assez inutilement son érudition sur les usages, salua en rougissant, et ne m'en parut que plus belle. Le baron dit, en souriant, qu'il falloit excuser une faute que l'amour qu'il inspiroit à sa fille avoit causée. — Vous avez raison, *cher frère*, mais les jeunes *demoiselles* doivent, — doivent, dit la vicomtesse, en baisant Agathe au front, aimer avant tout un père tel que le cher baron. — Toujours aimable, vicomtesse. — Juste ; et, par cette flatterie, madame de Launoi rappella sur elle l'attention de M. d'Entragues, que j'avois jugé facilement être au mieux avec elle.

Agathe prit un siège auprès de

l'abbé le Roux, qui lui parla assez long-temps, en me fixant. Mademoiselle Delcroix, qui étoit entrée avec son amie, se mêloit de la conversation dont j'avois l'enfantillage de m'affliger de n'être point. Je ne pouvois me défendre d'avoir de l'humeur du ton confidentiel des deux jeunes personnes avec l'abbé. Julie, c'étoit le nom de Mlle Delcroix, assez laide, fort petite pour son âge, car elle avoit près de quatorze ans alors, et étoit moins grande qu'Agathe, avoit la physionomie si douce, si spirituelle, que, sans avoir rien de ces charmes séducteurs qui entraînoient vers son amie, elle plaisoit et intéressoit infiniment. J'aurois voulu entendre ce qu'elle disoit. Il me sembloit que, sans fatuité, je n'aurois pas eu à m'en plaindre; car elle avoit l'air de la bienveillance en répondant à l'aumônier, et malgré l'intérêt que m'inspiroit le respectable pasteur, j'allois le quitter pour m'approcher d'elle, lorsque l'on annonça que l'on étoit servi.

M. d'Entragues, qui m'avoit présenté à ses amis à peu près comme on fait admirer un beau chien ou un beau cheval qu'on vient d'acheter, mais qui ne vouloit pas que je m'attachasse à d'autre qu'à lui, s'apercevant du plaisir que je prenois à causer avec M. Delmord, en parut inquiet, et le mit à table à côté de lui. J'avoue que j'en fus contrarié, et que je ne concevois pas pourquoi il vouloit m'isoler ; mais j'appris bientôt à connoître les bizarreries de celui qui se croyoit mon maître, et à les supporter par l'intérêt que m'inspiroit sa charmante fille. J'eus voulu être placé près d'elle, mais qu'y aurois-je gagné? L'enfance observe avant de se livrer, et la jolie Agathe, ne pouvant encore m'accorder de confiance, ne m'eût pas dit un mot. Le major étoit auprès de moi; mangeant beaucoup, d'abord il ne parloit point, mais, au second service, quand chacun se fut engagé dans une conversation particulière avec son voisin, et qu'il fut à peu près rassasié, il m'adressa quelques mots

qui piquèrent ma curiosité ; et, sans lui faire de questions directes, j'appris de lui tout ce que j'ai rapporté sur le vicomte et la vicomtesse de Launoi.. Malgré que je méprise la médisance, le besoin de bien juger une société où je me trouvois jeté comme dans une mer inconnue où l'on seroit sans boussole, me fit voir avec chagrin la fin de cette conversation.

Après le café, M. Delmord, quelqu'instances que lui fît le baron, voulant retourner à Valencienne, le major m'offrit de le reconduire par le parc. Qu'en pensez-vous, M. le baron ? dit-il, en s'adressant à M. d'Entragues. —Notre pasteur ne connoît pas encore vos magnifiques plantations, ce jeune homme pas davantage, et elles sont vraiment dignes d'être vues. — Vous me ferez plaisir, major ; allez, Saint-Fal ; et se penchant à mon oreille, — vous serez avec un homme dont l'attachement pour moi doit vous servir de modèle. J'en savois plus que lui

sur cet attachement, et il n'y avoit pas deux heures que j'étois à Vermur.

Je n'avois réellement rien vu jusqu'alors de plus beau, de plus noble que les jardins et le parc de Vermur. L'art y embellissoit la nature sans la déguiser, et ces lieux enchantés offroient l'image d'Eden. Le vertueux Delmord en fit la remarque; mais le major, qui n'étoit pas assez sensible pour jouir des charmes de la nature, et n'avoit proposé cette promenade qu'afin d'avoir un prétexte pour achever les confidences qu'il vouloit me faire, et que la présence du bon curé gênoit, marchoit à grands pas et prenoit les routes les plus courtes pour nous amener à une grille donnant dans un bois, dont une route conduisoit aux portes de la ville. Dès que le pasteur nous eut quitté, le major reprit avec moi l'entretien que la fin du dîner avoit interrompu, et me mit au fait de tout ce qui intéressoit le baron, sa belle-sœur, l'abbé et Agathe. Je

ne concevois rien à l'indiscrétion de
cet homme. La suite me prouva qu'il
ivoit ses raisons ; mais je ne fus pas
in instant la dupe de ses protesta-
ions d'intérêt, et lui répondis tou-
ours de manière à ce qu'il ne pût se
ervir contre moi de mes discours, ce
que j'avois à craindre ; car il est peu
le vices qu'on ne doive s'attendre à
rouver dans le cœur d'un ingrat, et
qui l'étoit plus que le major ? Il con-
enoit lui-même qu'il devoit au ba-
on, non-seulement sa place, mais
l'éducation de ses enfans. Il avoit un
ils d'un an plus jeune que Julie,
u'il paroissoit idolâtrer. Suivant lui
Robert, c'étoit le nom de ce jeune
omme, étoit un être accompli.
Monsieur d'Entragues l'avoit fait
ntrer à l'École militaire. Julie par-
ageoit toutes les leçons d'Agathe, et
e major déchiroit son bienfaiteur,
laisantoit tout ce qui l'entouroit ;
ussi de quelque utilité que ses avis
ussent m'être, il m'inspira un pro-
ond mépris. Je me promis de le fuir
vec soin, et lui montrai dès lors
ne si grande froideur que, n'ayant

plus rien à me dire, et voyant qu'il ne pouvoit rien tirer de moi, il se plaignit du vent du nord, dit que le jour finissoit, et m'engagea à regagner le château.

CHAPITRE V.

Je suis le confident du Baron.

Nous trouvâmes M. d'Entragues, e vicomte, la vicomtesse et le baon faisant un wisk. L'abbé s'étoit etiré; Julie, qui devoit passer uinze jours auprès de mademoiselle l'Entragues, étoit rentrée avec elle lans son appartement. J'eus voulu, our tout au monde, être libre de ne retirer aussi, mais cela étoit imossible, et la contrainte où j'allois ivre me paroissoit déjà insupporable. Les confidences du Major n'avoient rendu fort triste. Je crois u'il s'en aperçut, et il en fut bien ise. Il m'offrit de faire un trictrac; e fus forcé d'accepter. L'heure du ouper arriva enfin. Quand on quitta a table, M. d'Entragues et le Ma-

jor reconduisirent aux flambeaux la jolie vicomtesse et son cher mari; mais avant de partir, M. d'Entragues me prenant à part, me demanda de ne pas oublier qu'il m'attendoit le lendemain dans sa bibliothèque. — Je me rendrai à vos ordres, Monsieur. — Non, mon cher, ne regardez pas cela comme un ordre; j'ai pour vous beaucoup d'amitié, et je veux que vous en ayez pour moi. — Une inclination fut ma seule réponse, je le quittai. On me conduisit dans un fort joli appartement qu'on m'avoit préparé.

Je me mis au lit avec le projet de méditer sur tout ce que j'avois appris, et de décider en moi-même si le plus prudent ne seroit pas de quitter Vermur; mais le sommeil, qui fuit souvent ceux qui l'appellent, vint me fermer les yeux malgré moi, et je ne me réveillai qu'à huit heures à la voix de Saint-Louis, que M. d'Entragues avoit attaché à mon service, et qui venoit m'avertir que Monsieur m'attendoit. Je

me levai à la hâte, et me rendis près du Baron, complètement indécis sur le parti que je voulois prendre. La conversation que nous eûmes m'est tellement présente, que je vais la rapporter mot pour mot.

LE BARON.

Voilà une heure que je vous attends, Saint-Fal.

SAINT-FAL.

Fatigué de ma route, le sommeil m'a tellement accablé cette nuit, que je dormois encore, Monsieur, quand vous m'avez fait demander.

LE BARON.

Je suis fort aise que vous vous soyez reposé; mais dorénavant, mon cher, je vous demanderai d'être plus matinal; car je me lève avec le jour.

SAINT-FAL.

Lorsque je saurai quelles seront

mes fonctions, je mettrai à les remplir l'exactitude la plus scrupuleuse. Mes devoirs . . . . . .

LE BARON.

Vos devoirs sont, je vous le répète, Saint-Fal, de m'aimer, de vous attacher uniquement à moi.

SAINT-FAL.

Rien n'est plus flatteur, et personne mieux que vous, Monsieur le Baron, n'est fait pour inspirer tous les sentimens que vous me demandez; mais comment un homme qui ne peut avoir près de vous d'autre mérite que celui de l'obéissance, et que tout tient à une distance énorme, peut-il vous donner des preuves d'amitié? Ce sentiment demande une égalité qui ne peut exister entre nous.

LE BARON.

Pourquoi, Saint-Fal, avoir cette

lée ; j'ai besoin d'un être qui mé-
te toute ma confiance. Si je trouve
ı vous ce que je cherche inutile-
.ent depuis dix ans, je serai votre
ni, votre protecteur.

SAINT-FAL.

Ah! Monsieur, on n'aime jamais
:ux que l'on protège.

LE BARON.

On n'aime que ceux-là, parce
ıe ce sont les seuls sur lesquels on
uisse compter. Mais c'est trop per-
re de temps, Saint-Fal : M. Del-
.ord m'a assuré que je trouverois
ı vous discrétion, intelligence,
:tivité, des connoissances acqui-
s, et une grande facilité à saisir
ıutes les idées qu'on vous présente ;
ıe votre caractère, et surtout vo-
e position vous rendoient suscep-
ble d'un attachement exclusif. Me
ıis-je trompé lorsqu'hier j'ai cru
ɔir en vous tout ce que m'avoit

annoncé mon ami? Répondez franchement.

Pour répondre franchement, il eût fallu dire que depuis le moment dont il parloit mon opinion sur lui étoit changée. Il eût fallu prendre mon congé et aller vivre je ne sais où, ni comment; mais je fus retenu par un pouvoir inconnu; et j'eus la foiblesse d'essayer à pallier ce qui, dans mes discours, avoit pu déplaire au Baron, à qui je promis encore une fois de faire tout ce qui dépendroit de moi pour mériter ses bontés.

LE BARON.

Vous ne pouvez avoir aucune idée, mon ami, de ce que j'attends de vous, que lorsque vous connoîtrez mon existence, mes espérances et mes sentimens; ainsi écoutez-moi attentivement. Mon récit vous indiquera tout ce que vous aurez à faire pour moi.

Je suis né le même jour que Louis XV, le rang et la fortune de mon père le fixoient à la Cour du roi son aïeul, qui honoroit autant ses vertus guerrières que ses grandes qualités administratives. Les premiers objets qui frappèrent mes regards lorsqu'ils s'ouvrirent à la lumière, furent le monarque et tout l'éclat qui l'environnoit. Compagnon du jeune enfant sur qui alloient bientôt reposer les destinées de la France, il me traitoit plutôt en ami qu'en maître. Sa famille entière s'ensevelit dans la tombe; et à l'âge où un jouet occupe, intéresse seul, le sceptre se trouva dans ses mains. D'Orléans régna sous son nom, comme depuis, Bourbon, Fleuri, la Pompadour. Mon père mourut, et me confia à l'évêque de Fréjus, son meilleur ami. Louis XV me chérissoit comme un frère. Ses qualités intéressantes m'attachoient à lui, et son précepteur profita mille fois de notre union pour exciter l'émulation de de son élève. La nature s'étoit

trompée, et avoit mis dans l'ame de Louis tout ce qu'il falloit pour en faire le plus aimable particulier; tandis que brûlant du désir d'acquérir de la gloire, plein d'activité, et, il faut en convenir, d'une noble ambition, j'eusse voulu régir l'univers; je me flattai de gouverner sous le nom de celui qui m'appeloit son ami; mais il eût fallu, pour parvenir à ce but, qu'il eût au moins mis de l'importance à paroître tenir les rênes de l'État. Redoutant tout ce qui pouvoit le contraindre, il les laissa toujours à qui voulut s'en emparer, et ma faveur se borna à être le confident, le compagnon de ses plaisirs, rôle qui étoit loin de me convenir; mais du sein de la volupté, je voulois conduire mon maître au temple de la gloire. Lié d'intérêt, sans l'être par le rapport des goûts avec Richelieu, je crus un instant, ainsi que lui, que la duchesse de Château-Roux, nouvelle Agnès-Sorel, élèveroit l'ame de son auguste amant à la hauteur de sa destinée. Le roi partit

pour l'armée, je venois d'être nommé maréchal-de-camp ; et je devois espérer, faisant cette campagne sous les yeux du roi, de commander en chef l'année suivante ; mais la faction qui craignoit de voir Louis apprendre à gouverner, renversa tous nos plans, on lui fit craindre la mort, et la duchesse fut renvoyée.

De ce moment le roi changea entièrement de manières avec moi. Il sembloit en public éviter de m'adresser un mot, et jamais lorsque j'étois seul avec lui, il ne m'avoit montré plus de tendresse. Mais comment supporter aux yeux de la Cour toute l'apparence de la disgrâce ? Aussi cherchai-je au milieu des hasards ou à terminer ma vie, ou à l'illustrer dans les plaines de Fontenoy, de Rocour, de Laufeld. Je crus, par des actions brillantes mériter enfin d'être tiré de la foule ; mais une paix presque honteuse me força de revenir à Versailles. Le roi me revit avec un

très-vif plaisir ; mon éloignement lui avoit été pénible. J'espérai profiter des dispositions favorables qu'il me témoignoit. Louis me promit le ministère de la guerre ; et au moment où il m'assuroit que je devois y compter, mon ennemi particulier l'emporta sur moi. Croyez-vous, Saint-Fal, qu'on puisse recevoir un plus cruel outrage? L'ame brisée, je ne me permis pas un mot de reproches, mais je quittai la Cour et Paris, et vins m'enfermer dans cette terre, où jusqu'à ce moment là je n'avois pas mis le pied. Il y avoit alors trois ans que j'étois uni à une femme aussi belle que vertueuse ; un fils, et ma chère Agathe, qui venoit de naître, avoient resserré nos liens. La baronne avoit pour moi l'amour le plus tendre, et méritoit tout le mien ; loin d'être affligée de vivre dans la retraite en étoit enchantée, et elle ne pouvoit concevoir que mon ame souffrît si cruellement du parti que ma fierté m'avoit forcé de prendre, et que je désirasse d'être rap-

pelé par le roi; mais il n'en étoit pas moins vrai que je ne pouvois résister à l'inquiétude d'être oublié par mon maître, et j'écrivis à Louis XV, qui me répondit avec sa bonté accoutumée, plaisanta même sur ce que je m'étois fâché contre lui; me dit qu'il me reverroit avec grand plaisir, me demanda en attendant de lui écrire exactement; et depuis dix ans j'entretiens avec mon auguste ami une correspondance très-suivie. Il me consulte sur tous les intérêts de l'Etat; il daigne me dire, dans toutes ses lettres, qu'il désire que je revienne à Versailles, et ne fait rien pour me donner les moyens de reparoître à la Cour, où l'on ne doit me revoir que ministre. Y tenir un rang secondaire, est une humiliation que je ne supporterai jamais. Parvenir au but que je me suis proposé depuis le moment où j'ai eu la faculté de penser, est l'objet auquel je sacrifie mon repos, ma fortune et toute mon existence. Je vous montre, Saint-Fal, mon cœur à découvert, rien

ne peut le satisfaire que de gouverner.

SAINT-FAL.

Pardonnez, Monsieur, mes observations, mais il me semble qu'assez de bien vous entoure : riche, considéré dans votre province, père d'une fille charmante.

LE BARON.

Tous ces avantages sont des moyens qui ajoutent ou conduisent au bonheur ; mais le bonheur n'existe que dans la puissance. Enfin, Saint-Fal, je vous le répète, tant qu'il y aura un seul individu entre moi et le roi, je serai le plus infortuné des hommes, au milieu de tout ce que vous appelez des jouissances.

SAINT-FAL.

Combien alors, M. le Baron, je vous plains.

LE BARON.

Oui, mon ami, je suis vraiment à plaindre, d'autant que le sort a semblé prendre plaisir à m'éloigner sans cesse de cette Cour qui fixe tous mes vœux. Ma femme qui tenoit à ce qu'il y a de plus grand en France, deux ans après que j'ai été fixé ici a péri en donnant le jour à un second fils. L'innocente créature, dont l'existence avoit coûté la vie à sa mère, ne lui survécut que de quelques heures. Mon fils aîné me restoit. Espoir de mes vieux jours, soutien d'un nom dont l'origine se perd dans la nuit des temps, tous mes sentimens se réunissoient sur lui. A peine à son aurore, il est descendu dans la tombe, et la maison d'Entragues s'éteindra en moi. Ces événemens cruels, l'empire absolu de la Pompadour et de ses créatures m'ont plongé pendant long-temps dans une sombre tristesse. Je me trouvois seul.

SAINT-FAL.

Ah! Monsieur, n'aviez-vous pas une fille ?

LE BARON.

Oui, et c'est elle qui m'a rendu le courage. Sa beauté, son esprit, la noble fermeté de son caractère, doivent servir mes vues ; je ferai tout pour le bonheur de son enfance, et je lui devrai la gloire qui illustrera la fin de ma carrière. Mais il faut que loin de perdre mon ascendant sur le roi, il s'augmente. La guerre qui embrase une partie de l'Europe depuis quatre ans, et le peu de succès de nos armes, doivent enfin prouver au roi qu'il a tort de ne pas m'employer. Je crois bien qu'il commence à le sentir ; mais il faut achever de l'ébranler. Si la paix se faisoit, je verrois toutes mes espérances reculées, le moment est donc précieux. Delcroix, militaire très-instruit, m'a servi jusqu'ici

dans ma correspondance avec Louis XV. Il avoit été mon seul confident; mais plus les plaisirs endorment et blasent le goût de mon maître, plus il faut de soins pour fixer son attention. Le style de Delcroix n'est plus ni assez léger, ni assez piquant pour remplir l'objet que je me propose. Depuis quelque temps le roi, en paroissant rendre justice à mon mérite, répond moins exactement, et d'une manière moins affectueuse. Il ne me suffit pas d'avoir la puissance d'un premier ministre, je veux être le favori. L'amitié du prince préserve seule des chutes éclatantes. Tout entier aux conceptions profondes que je développe dans les mémoires que j'envoie à tous les ministres, je ne puis rédiger moi-même ces lettres. Il faut, Saint-Fal, que vous vous chargiez de cette partie de mon travail, d'où dépend mon sort à venir, et ce sera là votre principale occupation. Vous concevez quelle discrétion demande cette correspondance, et combien il est néces-

saire que je sois assuré que vous ne me quitterez jamais; car je traite avec le Roi les sujets les plus secrets, me parle des intérêts de sa famille, de ceux de l'Etat, avec un entier abandon. Je lui renvoie, il est vrai, ses lettres, mais j'en garde copie, et c'est encore vous qui désormais serez chargé de ce soin. Le Major, avec qui j'en suis convenu, vous donnera seulement des notes sur tout ce qui tient à l'art militaire, et continuera à recueillir les anecdotes secrètes de cette province; elles servent à égayer le Roi qui, soit dit entre nous, ressemble aux enfans, pour qui il faut cacher la vérité sous les fleurs.

Voilà donc, me dis-je, l'explication de la conduite de M. Delcroix; forcé par le ton impérieux du Baron à approuver toujours tout ce qu'il lui propose, il le trahit, le peint sous des couleurs odieuses pour éloigner de lui un homme qu'il craint; et c'est ainsi que le tyran, devant qui tout tremble, est sou-

vent renversé par des trames qui se sont ourdies dans l'ombre du mystère, et qu'il n'a pu lire sur des fronts où jamais la terreur n'a permis à la vérité d'imprimer son caractère. Occupé de ces réflexions, je ne répondois pas au Baron, qui me demanda enfin à quoi je pensois. Apprenant déjà près de lui l'art de feindre, je lui dis que j'étois occupé de la tâche immense qu'il m'imposoit : je tremble, ajoutai-je, de me montrer au-dessous de ce que vous demanderez de moi. Il m'assura que d'après ce que lui écrivoit M. Delmord, j'étois trop modeste ; me fit jurer le secret, et me donnant des notes, me dit d'écrire une lettre que son courrier devoit emporter le lendemain matin. Je lui obéis ; il fut extrêmement content de mon style, et m'assura que dès qu'il seroit ministre, ma fortune seroit faite.

CHAPITRE VI.

Pour servir de suite au précédent.

HEUREUSEMENT pour moi l'air contagieux de l'ambition ne m'avoit point atteint ; car j'aurois vu alors avec douleur que jamais le baron ne me conduiroit dans le chemin des honneurs et cela parce que M. d'Entragues n'y arriveroit pas. Pourquoi donc les hommes, dans leurs projets, se placent-ils toujours au-dessus de ce qu'ils peuvent être, et nouveaux Icares, veulent-ils s'approcher du soleil dont la brûlante chaleur détacheroit promptement les ailes qu'ils ont empruntées de l'art ; mais je me gardai bien de rien dire de tout cela à M. d'Entragues. Il me lut un mémoire sur le commerce maritime,

qu'il travailloit depuis deux mois, et regardoit comme un chef-d'œuvre. Cet ouvrage me parut fort médiocre, et je sentis qu'il avoit raison de ne pas rédiger lui-même ses lettres au Roi; mais je le lui dis encore moins. Le sort, en détruisant la fortune de mon père, m'avoit condamné à une existence dépendante. J'en trouvois une aussi douce qu'on peut l'espérer lorsqu'il faut attendre sa subsistance des caprices d'un autre, et je me promettois bien de tout faire pour la conserver en remplissant auprès du baron les devoirs qu'il m'imposoit, et qui n'étoient pas si pénibles que le major, dont le projet avoit été de me dégoûter d'une place qu'il me voyoit remplir avec peine, l'avoit prétendu. Le baron, dans la conversation que nous venions d'avoir, m'avoit assez dévoilé ses foiblesses pour me donner les moyens d'éviter ce qui pouvoit le choquer; et si j'eusse dû vivre seul avec lui, j'aurois été assuré que rien n'auroit troublé mon repos, unique bien que je désirasse; mais entre combien de

caractères différens j'allois vivre, et d'après les notions que m'avoit données le major qui, pour être exagérées, n'étoient pas entièrement fausses, je devois redouter de ne trouver-là que des ennemis, ou au moins des amis très-dangereux. Je souhaitois vivement obtenir de M. d'Entragues des détails sur sa société pour deviner, d'après ce qu'il m'en apprendroit, quelle devoit être ma conduite; mais le baron, suivant avec chaleur une discussion politique sur les intérêts de la France, je ne savois comment le ramener sur ces sujets vulgaires, lorsque nous entendîmes frapper doucement à la porte. Qui est là, demanda le baron? — Agathe, répondit une voix argentine, dont le son vint agiter tout mon être. — Ah! c'est ma fille, allez lui ouvrir, elle seule a le droit d'entrer ici le matin. Je courus plutôt que je ne marchai. Agathe parut un peu embarrassée en me voyant, mais cependant me salua avec une grâce infinie; et venant s'asseoir sur les genoux de son père, lui donna les

plus tendres baisers. Je regardois avec attendrissement cette intéressante créature. Est-il possible, me disois-je, que tant de beautés et de charmes soient destinés à être sacrifiés à l'ambition ! Tout homme que les passions entraînent est indigne d'être père ; car nécessairement elles le rendront injuste, cruel même envers ses enfans ; et le baron, qui voit aujourd'hui avec orgueil et amour son Agathe, dans quelques années la forcera à accepter un époux incapable de faire son bonheur, pour peu qu'il puisse servir ses projets ambitieux, et les jours d'Agathe seront à jamais infortunés. Cette pensée ajouta encore à l'intérêt qu'elle m'inspiroit, et je me promis de tout faire pour elle, et d'éloigner, autant qu'il seroit en mon pouvoir, les malheurs que je prévoyois devoir l'atteindre. Je désirois mériter sa confiance, la difficulté étoit d'en trouver les moyens ; rien ne devoit me faire espérer de rapports avec mademoiselle d'Entragues, lorsque tout à coup

l'occasion de lui être utile se présenta.

Tous les matins Agathe venoit dans la bibliothèque de son père, et y passoit une heure à dessiner sous ses yeux. Aussi lorsqu'elle eut causé quelques instans avec lui, elle s'approcha de la table où j'étois occupé à traduire un passage de Grotius, et où le baron s'étoit placé pour transcrire la lettre adressée à Louis XV. Elle se mit près de lui, et termina la copie d'une tête d'après Raphaël. Je jetai un coup-d'œil sur son dessin que je trouvai assez mauvais, quoiqu'il fût facile de juger qu'elle eût de grandes dispositions ; mais elle avoit reçu de faux principes. Je pris sur moi de lui faire quelques observations, elle les écouta avec une attention et une intelligence au-dessus de son âge. Le baron qui, non-seulement payoit fort cher le détestable maître dont je me permettois de blâmer la méthode ; mais qui ayant autrefois, avec l'aide de Robert, peint quelques paysages agréables,

se croyoit en état de donner lui-même des leçons utiles à sa fille, ne se fâcha cependant point de ce que je contredisois et le dessinateur et lui-même, et approuva toutes mes réflexions : ce qui me convainquit qu'au moins il n'avoit pas la prétention d'être un homme universel, et qu'en lui accordant que personne n'avoit jamais été aussi digne que lui d'être premier ministre, et que la maison d'Entragues étoit la plus ancienne maison de Flandres, on pouvoit lui faire entendre raison sur le reste. M. d'Entragues, oubliant un instant la politique, et voulant peut-être se donner le plaisir de me prouver que la critique est plus facile que l'art, exigea que j'abandonnasse le législateur suédois pour prendre les crayons. Quel sujet choisirai-je ? La belle Agathe, le coude appuyé sur la table, le col tendu, me suivant attententivement de l'œil, et cherchant dans mes regards à deviner ma pensée, me parut ce que la nature pouvoit offrir de plus parfait, et

j'eus le bonheur en moins d'une demi heure d'en faire une esquisse arrêtée, où elle sembloit respirer. Il est là près de moi ce portrait que l'amitié m'a rendu et qui est tout ce qui me reste d'elle. J'y retrouve ses traits célestes et leur expression angélique, avant le temps où les passions vinrent troubler sa sérénité. Mon ame, en les contemplant, reprend toutes les émotions de la jeunesse, je crois encore être au moment où Agathe étonnée, enchantée de voir naître son image sous mes doigts, m'en remercioit avec une amabilité qu'elle seule posséda jamais. Le baron joignoit ses éloges à ceux de sa fille. Qu'ils étoient loin d'avoir le prix que je trouvois au moindre mot d'Agathe! mais lorsqu'il m'ordonna de donner des leçons à mademoiselle d'Entragues, je devins attentif et promis avec joie tous mes soins à une si charmante écolière.

CHAPITRE VII.

Que peut passer un critique sévère.

L'on se rassembloit tous les jours dans l'appartement de madame d'Entragues pour déjeuner. La comtesse, qui se consoloit de sa nullité dans la société, en s'érigeant en souveraine dans le gouvernement domestique de la maison de son frère, avoit décidé qu'on ne se réuniroit qu'à dix heures chez elle. M. d'Entragues, enchanté du portrait d'Agathe, et fort en colère contre M. de Jaie, son maître de dessin, qui, par parenthèse, étoit le beau-frère de l'abbé Leroux, ne put se décider ce jour-là à attendre le moment du déjeuner pour se rendre

chez la comtesse, et dit à Agathe et à moi de l'y suivre. Mais mon père, reprit mademoiselle d'Entragues, il n'est que neuf heures et demie, et ma tante... — Votre tante sera tellement contente de ce portrait qu'elle nous pardonnera de la surprendre. J'en doute, dit, en souriant et à demi voix, Agathe ; mais sachant que les observations étoient inutiles auprès de son père, elle lui obéit.

Au moment où nous sortions de la galerie pour prendre l'escalier, nous rencontrâmes M. Leroux. Ah! vous voilà l'abbé, dit M. d'Entragues. — Oui, Monsieur, j'allois vous rendre compte que le manque d'ouvrage, les suites de la guerre ont amené ce mois-ci, cent pauvres de plus que de coutume dans l'hospice des Vagabonds, ce qui prouve un vice dans le gouvernement, et rend nécessaire l'exécution de vos plans. — C'est fort bien, l'abbé; mais nous causerons de cela en déjeunant, entrez avec moi chez ma sœur, j'ai à vous montrer quelque chose de

charmant. — De grand, d'utile, veut dire M. le baron ; il ne peut être occupé que de vues. . . . . Le baron, qui arrivoit en ce moment à la porte de sa sœur, n'entendit pas même ce que lui disoit l'abbé.

. . . .

La grosse comtesse, en jupon de basin ne couvrant qu'à moitié les énormes piliers qui la soutenoient avec peine, en pantoufles, en peignoir, les cheveux flottans et à demi déroulés, me parut ce que la nature avoit produit de plus ridicule. Elle venoit, à l'instant où nous entrâmes chez elle, de quitter sa toilette, où Justine sa femme de chambre étoit à la coiffer, pour venir essuyer elle-même une fort belle tasse de porcelaine de Saxe ; et comme elle avoit le dos tourné à la porte, elle ne nous aperçut point : et nous l'entendîmes dire à la femme qui arrangeoit, sur une table de taule, des porcelaines pour le déjeuner : cette tasse me vient de mon cher mari, et si vous la cassiez, il me sembleroit que ce

seroit le signe d'un grand malheur. A ce moment, le son de la voix de son frère qu'elle n'attend pas là, lui fait faire un saut; elle ouvre les mains, et laisse tomber ce vase auquel elle paroissoit attacher un si grand prix. Ses lamentations, ses reproches d'être surprise à l'*improviste*, les sarcasmes, les plaisanteries du baron, la mine espiègle d'Agathe, qui ramassoit les débris de la tasse et les présentoit à sa tante, l'air morose de l'abbé, tout cela faisoit le tableau le plus comique. Cependant la comtesse, qui prenoit toujours fort mal la plaisanterie, étoit rouge de colère, et demandoit à son cher frère ce qu'il avoit eu de si pressé de venir chez elle, tandis que tout y étoit encore dans le désordre; en cela elle avoit raison, car les boîtes à poudre, les tasses, les fichus, le sucre, les livres de prières, le tamis à tabac, le rouge, les cafetières, les chocolatières, tout étoit pêle-mêle. — Ce que j'avois, Madame? l'empressement de vous causer un vrai plaisir. — Eh! bien vous avez mal

réussi, car vous m'avez extrêmement dérangée. — Il n'y a pas grand mal à tout cela. — Oh ! oui, et la tasse dans laquelle votre frère déjeuna pour la dernière fois avec moi en partant pour ce maudit Cap. . . . . — Est cassée ! et il y en a cent autres ici pour la remplacer. — Ah ! voilà comme vous êtes, toujours insensible. — Et vous toujours pleurant pour rien ; mais enfin je suis le maître, je vous prie de sécher vos larmes. Madame d'Entragues, qui avoit l'usage de ne pas porter les querelles trop loin, parce qu'elle avoit besoin du baron, essuya ses pleurs et demanda pardon au *cher frère*, qui alors lui montra le portrait d'Agathe. — Ah ! c'est vraiment charmant ça, dit-elle, c'est *ma* petite ; où est-elle, que je la *confronte* avec son portrait : et à ce moment Agathe, qui étoit entrée dans sa chambre pour y chercher Julie, revint avec son amie. La comtesse examina chaque trait, et conclut que le dessin étoit *parlant*. Mademoiselle Delcroix en fut en-

chantée ; l'abbé Leroux s'avança, et dit qu'il étoit flatté, et que flatter le portrait d'une jeune fille étoit servir le diable, dont tous les soins tendoient à gonfler d'orgueil leurs cœurs ; et que si on l'en croyoit, on brûleroit cet œuvre du démon. —Non, non, s'il vous plait, l'Abbé ; on ne le brûlera pas, dit M. d'Entragues ; et malgré le talent de Monsieur, ajouta-t-il en me montrant, je trouve qu'il a au plus imité son modèle. — Bon ! cher frère, ce portrait est de votre secrétaire ? — Oui, *chère sœur*, il est vingt fois plus habile que M. de Jaie, que je prétends qu'on paie et remercie aujourd'hui. J'avois gardé le silence jusques-là, seul parti raisonnable qu'un étranger ait à prendre dans les querelles de famille ; mais, affligé d'être cause que le dessinateur flamand perdît une écolière qui pouvoit lui être utile, je suppliai le Baron de permettre que je me contentasse seulement de diriger les études de sa fille, et de donner quelques conseils à M. de Jaie sur les moyens..... — Non, Monsieur,

non, reprit l'Abbé, mon beau-frère n'a pas besoin de conseils, et veut encore moins d'une écolière qu'un autre guideroit; je me charge de lui dire qu'on n'a plus besoin de lui. L'Abbé, l'air furieux, s'apprête aussitôt à sortir. Madame d'Entragues, qui le regardoit comme l'organe de la divinité, veut le retenir; la table, où enfin on a servi le café, est entr'eux, elle la pousse et tout renverse. Ah! pour le coup, dit le Baron, il n'y a plus moyen d'y tenir, et se levant il m'emmène avec Julie et Agathe, qu'il prend chacune par une main, et nous laissons la Comtesse et l'Abbé au milieu des porcelaines cassées, du café et de la crême répandus, libres de se livrer à leur colère contre nous.

CHAPITRE VIII.

La promenade.

Agathe et Julie se consolèrent de ne pas déjeuner, par le plaisir de ne point entendre les jérémiades de la Comtesse, et remercièrent de bien bon cœur le Baron de leur avoir sauvé cet ennui. Il les engagea à venir se promener, ce qu'elles acceptèrent avec d'autant plus de joie que M. d'Entragues ne les mettoit pas souvent de ses promenades, et qu'elles ne sortoient ordinairement de dessous la surveillance de la Comtesse que pour être sous la conduite de mademoiselle Ricard, gouvernante d'Agathe, dont je parlerai dans un autre instant. Dans celui-ci le souvenir des aimables amies m'occupe seul. Je les vois courant, folâtrant,

se fuyant pour avoir le plaisir de se retrouver, je crois encore entendre leurs rires naïfs ; la nature paroissoit s'être plû à effacer la distance d'âge qu'il y avoit entr'elles. Agathe étoit très-grande, très-formée ; la dignité répandue dans toutes ses manières, lui donnoit déjà l'air d'une jeune personne, tandis que Julie, simple encore comme un enfant, en ayant la gaieté, la douceur et presque la taille, n'avoit rien de l'adolescence.

L'union de ces deux aimables enfans étoit parfaite. La sensible Julie qui, comme Agathe, n'avoit jamais connu sa mère, et dont rien dans sa famille ne pouvoit occuper les facultés aimantes, n'existoit que pour mademoiselle d'Entragues. Elle n'ignoroit point qu'elle étoit laide, et elle étoit fière de la beauté d'Agathe. Chaque éloge donné à son amie étoit pour elle une douce jouissance, et elle employoit l'esprit infini dont la nature l'avoit douée, pour faire encore valoir celui d'Agathe qui fut

sa première passion (1). En voyant l'amitié qu'elles avoient l'une pour l'autre, je me dis : elle fera leur bonheur ; que j'étois loin alors de prévoir que Julie, l'intéressante Julie ! . . . . . mais arrêtons ces tristes pensées, et laissons au temps à rembrunir la teinte de ces mémoires, qui ne prendront que trop promptement les couleurs lugubres du deuil, et revenons à l'instant où, marchant auprès du Baron, je m'efforçois à paroître l'écouter lorsque je ne pensois qu'à Julie et à Agathe, dont chaque mouvement étoit une grace.

Cependant l'aventure du déjeuner avoit amené les explications que j'avois désirées, et elles rappelèrent mon attention. Convenez, me disoit M. d'Entragues, qu'il est vrai-

---

(1) J'emploie cette expression, n'en ayant point d'autre pour peindre ce sentiment, qui ne se raisonne point ; et tel fut constamment celui de Julie pour Agathe.

ment malheureux d'être forcé par égard à vivre avec des gens dont les manières sont aussi ridicules que celles de ma belle-sœur ? — Des vertus précieuses rachètent souvent ce que les formes ont de moins agréable. — L'absence des vices est le seul mérite de la Comtesse, son ame est vraiment roturière, et elle me rend les mésalliances encore plus odieuses qu'elles ne me l'ont jamais été. Le pauvre Comte, mon honoré frère, avoit une si mauvaise tête, qu'il n'a jamais voulu croire personne. Cadet et pauvre, comme de raison, un évêché et de grandes abbayes devoient remplacer la fortune qui lui manquoit, et il a quitté le petit collet pour entrer dans la marine, première sotise. Brave et plein d'honneur, il n'avoit d'autres défauts que d'aimer le jeu, le vin et les femmes. — Mais il me semble, Monsieur, qu'avec ces passions il eût été un mauvais ecclésiastique. — La religion les amortit, ou apprend à les cacher, ce dont en vérité ne s'occupa jamais le Comte.

Je ne pouvois venir à son secours ; car étant à la Cour, marié depuis peu de mois à une femme jeune et belle, la fortune de mes pères n'étoit pas trop considérable pour m'y soutenir. La légitime du Comte avoit été mangée, et il devoit plus de cent mille francs lorsqu'il vit à Anvers mademoiselle Cécile Wamburk, fille du plus riche armateur de Flandres. Elle étoit vraiment jolie dans ce temps, ses traits n'étoient pas, comme à présent, déformés par un embonpoint excessif, et dix-huit printemps lui donnoient beaucoup d'éclat. Mon frère en devint amoureux, ce qui est simple, et elle y répondit, ce qui l'est encore plus, car ces pauvres petites bourgeoises ne peuvent nous résister ; mais ce qui ne l'est point, c'est que mon frère se mit dans la tête de l'épouser. — Sa grande fortune pouvoit, je crois, Monsieur, rendre ce mariage moins extraordinaire. — L'or cache les taches, mais ne les efface pas. Cependant, si M. Wamburk, sentant tout l'honneur que lui fai-

soit le comte d'Entragues, l'eût acheté en donnant à sa fille une dot considérable, mon frère eût été moins blâmé; mais cet homme s'avisa de trouver mauvais que le Comte prétendît à la main de sa fille, la mit au couvent pour l'empêcher de le voir, et il fit la sottise de l'enlever, et alla l'épouser à quelques lieues de là. Le mariage fait, il fallut bien que le père donnât son consentement; mais il signifia que Cécile n'auroit pas un sou de son bien, et 400,000 liv. que sa mère lui avoit laissées furent tout ce que le Comte eut pour prix de cette belle union; car le vieux père qui mourut peu après, légua tout son bien aux hôpitaux pour en frustrer sa fille. Mon frère amena sa chère femme, qui ne savoit pas deux mots de français, à Valenciennes. Son ineptie, le peu de temps que les 400,000 liv. durèrent, firent bientôt sentir au Comte tous ses torts Pour se consoler de cette sottise, il voulut cueillir de nouveaux lauriers, je lui en donnai les moyens. Le Comte

fut du nombre des capitaines de vaisseaux qui partirent pour l'expédition du Cap Breton, qui devoit être pris, car j'en avois donné l'idée et j'étois l'ami de M. Danville. Mon frère l'estimoit, et essaya en vain à faire taire la haine que ses camarades lui portoient, il ne put y réussir. Cette mésintelligence fit avorter ce beau plan, ce qui ne fut pas un des moindres dégoûts que j'eus à essuyer avant de quitter la Cour. Danville mourut de chagrin, et mon frère périt avec son vaisseau à la vûe des côtes. Je le regrettai, il pouvoit servir mes plans, et étoit vraiment aimable; et puis je pensai que sa veuve alloit tomber à ma charge, et cela m'étoit fort désagréable. Elle m'écrivit une lettre à peine intelligible; ce que je pus y comprendre suffit pour me prouver que je ne m'étois pas trompé. Elle imploroit mes secours, je lui fis une pension de mille écus.

Lorsque je me fixai en Flandre je fus forcé de la voir, et ce fut réel-

lement pour moi une chose très-pénible. Son ton, ses manières, plus ignobles encore que son origine, me faisoient souffrir horriblement. Je la traitois si froidement que j'espérois qu'elle le sentiroit, mais il est des gens qui ne sentent rien, ma femme mourut. Delcroix, qui est lié avec tout le monde, l'étoit avec la Comtesse; la mère du vicomte de Launoi, qui vivoit alors, étoit aussi l'amie de ma belle-sœur, ils m'engagèrent à la prendre chez moi; vous n'avez personne, me dirent-ils, pour veiller sur votre maison; vous ne pouvez garder votre fille près de vous sans y avoir une de vos parentes. Je me laissai aller à leurs conseils, et voilà huit ans que la grosse Comtesse est à Vermur. J'ai fini par m'y accoutumer. Elle a de l'ordre; son économie me met à même de suivre mon penchant à la magnificence. Elle est fort complaisante, et ses soins me sont utiles. Aussi je lui pardonne habituellement l'ennui qu'elle me cause; cependant, il est des jours où elle m'est insupportable. — Qui

n'a point ses défauts, comme vous disiez, Monsieur; Mme. d'Entragues n'a point de vices, et c'est beaucoup. — Oui, et je supporte ses ridicules; il est cependant pénible d'avoir toujours à supporter; car, vous avez dû vous apercevoir aussi que l'Abbé est d'un caractère presqu'insoutenable. — Il me paroît avoir un zèle très-ardent. — Il n'y a point d'homme d'une dévotion plus exemplaire, et c'est pour cela que je ne m'en séparerai jamais. Sa réputation de sainteté établit celle de ma maison; puis, c'est lui qui surveille deux Hospices que j'ai fondés ici en y arrivant; un pour les vagabonds, et l'autre pour les malades et infirmes; et une filature, où sont reçus tous les enfans jusqu'à l'âge de quinze ans. Ces établissemens sont nécessaires pour tenir le peuple dans notre dépendance, et montrer, en petit, mes talens administratifs; mais il faut qu'ils soient surveillés avec une sévérité extrême, sans quoi, on seroit bientôt victime du bien qu'on fait à une classe ennemie née de la nôtre;

l'Abbé est pour cela un homme inappréciable ; ils tremblent tous à sa vue. — Je le crois, dis-je en moi-même ; mais, malheur à qui veut inspirer la crainte à l'infortuné qu'il secourt ; ses dons ne deviennent plus qu'un poison amer. Je gardai ces réflexions pour moi, et plaignis, au fond de mon ame, le Baron de vivre entouré de gens qu'il n'aimoit point, et dont il ne pouvoit être aimé. Son existence, dans sa maison, étoit une guerre perpétuelle pour conserver ses prérogatives ; et plus il vouloit me faire admirer avec quel art il savoit maintenir tout ce qui l'approchoit, dans le respect et la soumission, plus je le trouvois malheureux.

CHAPITRE IX.

Le château de Launoi.

Tout en causant, nous arrivâmes à une portion du parc, qu'un magnifique canal séparoit d'une riche prairie, où de nombreux troupeaux paissoient tranquillement : de l'autre côté de cette délicieuse vallée, que l'Escaut traverse, est bâti un château. Voilà, me dit le Baron, en me le faisant remarquer, l'habitation de la charmante Vicomtesse. J'ai grande envie, pour punir madame d'Entragues, que nous allions demander à dîner à madame de Launoi. Qu'en penses-tu, dit-il, à sa fille, qui s'étoit rapprochée de nous ? — Comme vous voudrez mon père. Votre tante sera inquiète, dit Julie. — Oh ! nous la rassurerons ce soir,

reprit le Baron ; il faut traverser le canal. Allez, St.-Fal, appeller Pierre que j'aperçois là-bas. Son secours nous est inutile, dis-je au Baron ; c'est le moins qu'un homme qui a navigué pendant dix ans, sur toutes les mers du Globe, soit en état de conduire la petite gondole que j'aperçois ; et, m'élançant aussitôt, je détache le léger esquif, et j'invite M. d'Entragues à y passer. Julie le suit, et, enfin, je prends dans mes bras la belle Agathe. Dieu ! me dis-je, que ne suis-je le père de cette adorable enfant ; pourquoi ne serons-nous jamais unis par aucuns liens ! A ce moment Agathe, qui paroissoit commencer à s'accoutumer à moi, me regarde avec bonté, me remercie avec expression ; et je me sens attaché à la vie puisque je puis espérer l'amitié d'Agathe.

La rame fend l'onde, nous touchons bientôt à l'autre bord. Arrivés dans la prairie, nous n'y avions pas fait cent pas, que nous vîmes la jolie Vicomtesse et son cher époux qui venoient

à notre rencontre. Le Baron presse le pas et est en peu de temps près d'eux. — Quel heureux hasard, mon incomparable amie, de vous rencontrer ? — Ce n'est pas à cet aveugle que vous devez ce plaisir, si c'en est un pour vous, mon cher Baron, je vous ai aperçu de la fenêtre de mon boudoir, et j'ai prié M. de Launoi de me donner le bras pour venir au-devant de vous, et de ma jolie Agathe, ajouta-t-elle, en donnant un baiser à mademoiselle d'Entragues. Oh ! mon dieu oui, dit M. de Launoi, je sortois pour aller tirer des canards, Madame ne l'a pas voulu. Il faut bien faire ce qui lui convient ; mais, à présent que vous voilà, Baron, je ne lui suis plus nécessaire et je m'en vais ; car, j'espère que mes canards ne se seront pas envolés, au revoir. Viens, milord ; et il partit avec son chien et son fusil, qu'il ne quittoit jamais, sans que personne cherchât à le retenir. Le Baron donna le bras à la Vicomtesse, et se tournant de mon côté, m'engagea

à prendre soin des jeunes personnes.

Me voilà donc, pour la première fois, auprès d'Agathe; sa jolie bouche me sourit; Julie me dit mille choses aimables, que mademoiselle d'Entragues approuve. Avant que nous soyons arrivés chez madame de Launoi, tout embarras, toute contrainte, ont disparu de leur ton, de leurs manières, et je suis l'ami des jolies amies. Age heureux, où l'âme confiante et tendre vole au-devant de tout ce qui lui paroît digne d'amitié, ah! pourquoi les ruses des humains, te font-elles promptement disparoître, pour faire place à celui des regrets et des soupçons! Agathe et Julie, je jure de ne point tromper vos jeunes cœurs, et de ne jamais oublier l'ingénuité avec laquelle vous me dîtes, dès ce premier jour, que je vous plaisois. En vous voyant si naïves, si touchantes, je sentis que l'amitié d'une femme étoit le plus précieux bonheur qu'on pût gouter; je me persuadai que c'étoit toujours

par notre faute que nous en étions privés. Si nous savions ne les voir toutes que comme des sœurs, me disois-je, nous jouirions dans leur société d'une félicité inaltérable, et c'est celle qui m'attend entre Julie et Agathe. Douce illusion, tu t'es promptement dissipée! Mais, enfin, j'étois de bonne foi avec moi-même, quand j'osois me livrer à cette espérance : et le calme de mes sens, dans ce moment, me persuadoit que j'avois atteint déjà la tranquille automne. Mon imagination enchantée erroit au milieu de ces agréables pensées, tandis que je cueillois des primes-verds pour les offrir à Agathe et à mademoiselle Delcroix.

On commençoit déjà à avoir quelqu'idée en France du genre Anglais, et madame de Launoi, qui aimoit tout ce qui étoit nouveau, et qui désiroit surtout de se singulariser, avoit entièrement bouleversé l'ancienne demeure des pères du Vicomte pour en faire une maison dans le goût moderne. Le pont-levis avoit été

remplacé par un pont Chinois ; des arbustes étrangers croissoient dans le terrain, que d'antiques châtaigniers avoient ombragé depuis des siécles ; un sable fin et un verd-gazon, remplaçoient le pavé ; jusques-là rien de mieux ; mais des tours gothiques et solidement bâties, avoient succombé sous l'effort de cent ouvriers qui les avoient enfin fait disparoître, non sans que le corps-de-logis, qu'elle soutenoient, n'eût été ébranlé jusques dans ses fondemens. La Vicomtesse avoit prétendu qu'il se raffermiroit, et malgré l'avis de tout le monde, et même celui du Baron, elle avoit fait percer de grandes et nombreuses croisées dans ce bâtiment qui menaçoit tous les jours de tomber. Agathe qui, dans le vrai, n'aimoit point la Vicomtesse, me contoit en riant ces détails quand nous arrivâmes au perron. Il faut en convenir, rien de plus agréable que les distributions, l'ameublement de cette maison ; seulement, on étoit frappé du contraste que les charmans colifichets qui l'ornoient, produi-

soient avec ce qu'on n'avoit pu faire disparoître de l'antique et noble simplicité qui caractérise les monumens du temps de la chevalerie ; et ce contraste choquoit, car rien ne plaît que par un heureux ensemble. Mais la Vicomtesse, dont le jugement avoit peu de rectitude, étoit enchantée de ce qu'elle avoit fait faire à Launoi ; et le Baron, pour lui plaire, s'extasioit sur la délicatesse de son goût. On me demanda mon avis, et je m'en tirai par un mensonge, car, vivre dans la société est apprendre à mentir.

La Vicomtesse, à qui le Baron avoit raconté tout ce qui s'étoit passé dans la matinée, en rit de bon cœur : elle fit apporter des fruits et des confitures pour dédommager les jeunes personnes du déjeuner qu'elles avoient perdu : elle voulut voir le le portrait d'Agathe, dit qu'il étoit délicieux, et parut faire plus d'attention à moi que la veille. La conversation devenant générale, elle parla, tour-à-tour, de dessin, de

musique, de littérature, de politique et de modes : excepté ce grave sujet, qu'elle possédoit à fond, elle ne fit qu'effleurer tous les autres, et ayant assez d'esprit pour n'en pas manquer, elle avoit l'air de ne rien ignorer, tandis que je jugeai qu'elle n'avoit point de véritable instruction.

La musique a toujours été ma plus grande passion; je fus fort aise de trouver une occasion d'en faire. Il y avoit une harpe dans le salon de la Vicomtesse, je m'en approchai, et dis à madame de Launoi, que les cordes de cet instrument devoient résonner délicieusement sous une aussi belle main. — Il est vraiment galant, M. St.-Fal, avec cet air froid, on ne s'en douteroit pas; et sans en dire davantage elle prit sa harpe. Beaucoup de grâces, de l'aplomb, une exécution assez agréable, pouvoient la faire regarder comme une bonne musicienne. Je l'écoutois avec plaisir. Le Baron paroissoit enchanté de l'expression qu'elle mettoit à un air fort pas-

sionné qu'elle sembloit lui adresser, lorsque je vis, avec surprise, que des larmes bordoient la paupière d'Agathe, dont Julie serroit la main. Je ne pouvois en deviner la cause ; et M. d'Entragues et madame de Launoi, tout occupés l'un de l'autre, n'y faisoient aucune attention. Pour moi, les sons ne venoient plus que comme un bruit vague frapper mes oreilles : tout mon intérêt étoit pour mademoiselle d'Entragues.

Cependant, les applaudissemens du Baron me tirèrent de ma rêverie, et je fus forcé d'y joindre les miens. C'est pour moi, dit M. d'Entragues, un plaisir toujours nouveau que de vous entendre. Vous me rappelez les instans où la Baronne charmoit mes ennuis par une mélodie aussi douce que son ame, et je suis bien malheureux qu'Agathe n'ait aucune disposition. Ah ! aucune, reprit la Vicomtesse, la nature seule fait les musiciens ; il faut une délicatesse d'organe qui n'appartient pas à tout

le monde. — Voilà, me dis je, le sujet de la tristesse d'Agathe : et je suis sûr que la Vicomtesse la juge mal ; Agathe est une créature trop parfaite pour que le Ciel lui ait refusé un seul de ses dons.

La Vicomtesse me demanda si j'étois musicien, je dis que oui ; on voulut m'entendre, et je fus étonné moi-même de l'effet que produisirent sur ceux qui m'écoutoient, des talens auxquels je n'avois jamais mis tant de prix, que depuis que j'espérois qu'ils me rendroient utile à la belle Agathe. Elle parut m'écouter avec plus de plaisir que la Vicomtesse. Madame de Launoi avoit sûrement démêlé le sentiment pénible qu'avoit éprouvé Agathe ; et comme, tout en voulant lui nuire, elle désiroit capter sa bienveillance, pour être maîtresse de son sort, elle s'approcha des amies, adressa mille douceurs à mademoiselle d'Entragues sur sa jolie figure, s'occupa de sa toilette, dit au Baron qu'il falloit qu'il la fît coiffer, qu'elle

n'étoit plus un enfant, que ses cheveux étoient trop négligés. Vous savez que je donne toujours un bal à la St.-Louis pour la fête du Vicomte, ajouta-t-elle, je veux qu'Agathe et son amie viennent la veille coucher ici pour présider moi-même à leur parure ; y consentirez-vous, mes chères petites? — Si mon père le veut bien. — Tu ne peux en douter. Agathe, qui avoit déjà les goûts de son sexe, oublia les chagrins que lui causoit la Vicomtesse parce qu'elle s'occupoit de ses plaisirs, et qu'elle faisoit l'éloge de sa beauté; et elle reprit sa gaieté naturelle. Bientôt après on se mit à table. Le Vicomte, qui avoit tué un canard, une sarcelle et une poule d'eau, fut de la meilleure humeur du monde. Il s'occupa, tout le repas, des deux amies qui rioient de bon cœur de l'enfantillage de cet homme qui, par son ton et ses manières niaises, sembloit sortir des mains de son précepteur, malgré qu'il eût plus de 25 ans. Le Baron, et la Vicomtesse qui sourioit de pitié à toutes les inepties de celui dont elle

portoit le nom, s'étoient engagés dans une discussion sur les moyens de parvenir au but où aspiroit M. d'Entragues, et me faisoient l'honneur de me prendre comme juge de leur différend. La Vicomtesse, qui partageoit l'ambition de son ami, soutenoit qu'il avoit tort de se tenir éloigné de la Cour, que les Rois oublioient tous ceux qu'ils ne voyoient point. Le Baron assuroit, au contraire, que Louis XV feroit tout pour le rappeler, parce qu'il sentiroit enfin combien il lui étoit nécessaire. Je ne décidai ni pour l'un ni pour l'autre, chacun me crut de son avis, et m'en sut un gré infini. Le Vicomte, qui ne s'étoit mêlé en rien de ces graves intérêts, fut cependant frappé de ce que sa femme disoit : que si le Baron vouloit aller à Versailles elle vendroit sa terre, acheteroit un Hôtel à Paris, et se feroit présenter. Ah ! dit le Vicomte, je ne demande pas mieux, Madame, que vous alliez à la Cour ; mais, s'il vous plaît, je garde mes bois : car j'aime infiniment mieux mes petits lapins que de

monter dans les carosses du Roi, et son souper ne vaudra pas celui que je fais ici avec mes amis. — Je reconnois bien là la noblesse de votre ame : mais, enfin, il n'est pas encore question de ce projet, et j'espère que vous voudriez bien vous conduire d'après mes avis si nous en étions à l'exécution. Le Vicomte n'osa pas répondre ; on sortit de table, et M. de Launoi proposa une partie de volant à mademoiselle d'Entragues et à Julie, pendant que le Baron et la Vicomtesse, et moi, nous en fîmes une de billard.

On avoit beaucoup plaisanté toute la journée sur les mésaventures de la grosse Comtesse, que M. de Launoi avoit défendue avec chaleur, et sa femme, pour le faire enrager, trouvoit toujours quelqu'occasion de s'écrier gaiement : *Et la tasse dans laquelle votre frère déjeuna la dernière fois avec moi!* Au moment où elle venoit de faire cette exclamation de la manière la plus plaisante, on ouvrit la porte du billard, et la

Comtesse elle-même entra donnant la main à l'abbé Leroux. Ah ! c'est vous, ma belle, dit madame de Launoi, en courant à sa rencontre et en l'embrassant avec une feinte tendresse, je disois, dans l'instant où vous arriviez, que vous manquiez au plaisir que je goûtois à posséder chez moi le Baron et sa fille. — Vraiment, ma petite ? — Oh ! mon dieu, pourriez-vous en douter ? Je vous aime tant ! — Oh ! j'y compte, et c'est pour cela que je suis venue : j'ai amené l'Abbé pour faire la paix avec mon *cher frère*. La paix ? Est-ce que nous étions brouillés ? dit le Baron. — Oh ! j'étois fâchée, et puis l'Abbé.... — Madame, ne parlons pas de cela, reprit M. Leroux, il faut mettre au pied de la Croix les humiliations qu'on reçoit : et à ces mots, il me regarda avec colère. — Allons, je vois bien, Vicomtesse, qu'ils ne veulent pas qu'on sache cela, mais je vous le conterai, ma bonne amie. — Je vous entendrai toujours avec plaisir ; rentrons dans le salon, notre partie ennuieroit

madame d'Entragues. — Non, non, ne vous gênez pas ; et la grosse Comtesse fut s'asseoir sur une banquette, prit sur ses genoux Agathe, qu'elle embrassa par désœuvrement, M. de Launoi se plaça à ses côtés, et l'Abbé causa avec Julie.

Je gagnai trois parties au Baron et à la Vicomtesse, qui ne pouvoient se décider à se séparer. Cependant, il étoit presque nuit, il fallut bien reprendre la route de Vermur, où aux cris près que faisoit la Comtesse, aux moindres cahots, nous arrivâmes sans encombre.

CHAPITRE X.

Qui contient plus d'un sujet.

O vieillesse ! que tu es prolixe dans tes narrés. Je viens de relire ce que j'ai écrit, et deux jours passés à Vermur m'ont fourni plus de cent pages ; jamais ces Mémoires ne seroient terminés, si je voulois m'appesantir ainsi sur tous les détails. Et combien n'aurois-je pas à en faire sur la conduite de la Comtesse et de l'abbé Leroux. Il suffit de dire que la belle-sœur du Baron me caressa, tout en m'aimant peu ; que l'Abbé, toujours opposé à moi, me regardoit avec une sainte fureur, et cherchoit sans cesse à me rendre odieux à toutes ses pénitentes, qui le craignoient, comme s'il eût été l'Ange exterminateur. Heureuse-

ment le Baron, qui avoit besoin de moi, et croyoit que je pouvois être utile à sa fille, avoit décidé que je partagerois mon temps entre la correspondance sur laquelle il fondoit son élévation, et l'éducation d'Agathe, à qui il avoit ordonné de me regarder comme son Instituteur : malgré les représentations de l'Abbé, j'avois donc sur cette adorable enfant des droits, que M. Leroux ne pouvoit plus me contester. Dès le lendemain de notre visite à Launoi, j'avois commencé à faire prendre, à Agathe et à Julie, des leçons de Dessin, d'Anglais et d'Histoire : et ces leçons devoient se donner sous les yeux de mademoiselle Ricard, dont il faut bien encore faire le portrait.

Cette demoiselle Ricard avoit été très-jolie, et conservoit assez de beauté pour, malgré ses quarante ans, espérer de plaire ; et cet espoir lui faisoit employer, pour y parvenir, le manège le plus rafiné de la coquetterie. Si sa dévotion, son

amour propre, la forçoient à être ou à paroître sage, elle n'enrageoit pas moins de rester fille : et son amour pour le mariage étoit tel, qu'il lui faisoit voir des maris dans tout ce qui approchoit de Vermur. Je crois vraiment qu'elle se flatta long-temps que je lui offrirois ma main et mon cœur, mais c'étoit en vain. Elle étoit fille de la première femme de chambre de madame de Conti, et avoit été élevée au couvent avec madame d'Entragues. Mademoiselle Ricard, par son esprit, mérita l'affection de la Baronne, qui, au moment où elle devint mère, voulut l'avoir pour gouvernante de ses enfans, et l'engagea à demander son congé à madame de Conti, chez qui elle étoit entrée au sortir du couvent. Je ne crois point qu'il soit possible d'avoir fait un plus mauvais choix. Préjugés sans principes, momerie sans véritable piété, exaltation sans sensibilité, orgueil sans fierté, telle étoit cette femme, qui étoit d'autant plus dangereuse pour une jeune personne, qu'elle possédoit dans la plus

grande perfection l'art de flatter ses maîtres ; en même - temps qu'elle saisissoit, avec finesse, les ridicules de tout ce qui leur étoit ou désagréable ou inférieur : et elle se servoit de ce talent pour amuser Agathe, qui, tout en lui trouvant de grands défauts et souvent une sévérité insupportable, ne pouvoit cependant se passer d'elle.

Il n'y avoit pas une anecdote du siècle de Louis XIV qu'elle ne sût ; et mademoiselle d'Entragues, bercée avec les récits des amours de la Vallière et de madame de Montespan, avoit pris la plus haute idée de ce sentiment, et il étoit facile de voir qu'Agathe brûloit déjà d'être l'héroïne d'un Roman. Le Baron, assuré que la Ricard accroîtroit toujours l'orgueil de sa fille, qu'il appeloit fierté, n'y trouvoit aucun inconvénient, tant il étoit persuadé qu'Agathe ne daigneroit même pas jeter les yeux sur un homme qui n'auroit pas l'honneur de monter dans les carosses. Le Baron n'avoit jamais

connu le véritable amour. Aussi, tant que sa fille fut sous sa dépendance, la laissa-t-il vivre familièrement avec tous les hommes qui n'étoient point de son rang, comme il l'eût laissée s'amuser d'un singe ou d'un perroquet : quelques dussent-être les suites de ce singulier système, je ne pouvois en être affligé, puisque ce fut à cette manière de voir, que je dus le bonheur d'être à chaque heure du jour auprès d'Agathe. M. d'Entragues ne songeoit pas que je n'avois que trente ans, et que j'avois reçu de la nature ces dons, qui valent mieux que des titres et de la fortune. Une figure régulière, une taille aisée et bien prise, des talens, tout cela n'étoit rien à ses yeux si l'on n'étoit noble : et il ne doutoit pas que sa fille ne pensât comme lui. Aussi trouvoit-il fort bon, que mademoiselle Ricard, qui m'honoroit d'une estime particulière, quelque scrupule que lui en fît l'Abbé, me confiât son élève : comme elle étoit aussi paresseuse que sensible au froid, elle ne se levoit presque

jamais pour assister aux premières leçons, et me chargeoit du soin de conduire Agathe à la promenade pour peu que le vent de bise soufflât. Je dois avouer que, quelque plaisir que me causâssent ces arrangemens, la rectitude que j'ai reçue de la nature me faisoit apercevoir combien ils étoient ridicules. Je me disois, si j'avois une fille je ne me conduirois point ainsi ; mais, puisqu'Agathe et Julie, car mademoiselle Delcroix ne quittoit presque plus mademoiselle d'Entragues, me sont confiées, jamais je n'abuserai de cette marque d'estime : et je serai pour elle, ce que seroit un père. Grace au Ciel, je ne me suis point écarté du devoir que je m'étois imposé. Mais, combien n'ai je pas eu à souffrir. Falloit-il voir développer tant de charmes, de grace, et ne jamais espérer. Pourquoi devancer le temps des orages, et divaguant sans cesse, m'éloignais-je du seul moment de bonheur que j'aie goûté ; non, je n'ai été heureux que pendant le peu d'années, où mon ame

paisible employoit toutes ses facultés, pour former et instruire deux créatures, aussi aimables que spirituelles, qui répondoient par leur zèle à mes soins, et dont les rapides progrès faisoient tous mes plaisirs. Ce n'étoit pas que je n'eusse bien quelques contrariétés, mais leur amitié m'en consoloit.

M. Delcroix étoit revenu du voyage qu'il avoit fait dans la Flandre autrichienne, deux jours après mon arrivée à Vermur, et s'étoit rendu droit au château. Je rentrois avec Agathe et Julie, rapportant un nid de fauvette qu'il avoit fallu aller chercher pour mes chères écolières, au moment où sa chaise s'arrêtoit au bas du perron. Je fus la première personne qu'il vit. Ma vue parut l'étonner, il s'étoit persuadé que je ne resterois point chez le Baron, d'après le portrait qu'il m'en avoit fait; aussi me salua-t-il froidement; et ayant répondu avec assez peu de tendresse aux caresses de sa fille, il entra et monta chez

le Baron, qui étoit dans son appartement : sans m'inquiéter de ce qu'ils se diroient, je rentrai avec mes élèves chez mademoiselle Ricard ; et après lui avoir confié nos prisonniers, nous commencions notre leçon d'anglais lorsque Legris vint me chercher de la part de son maître. Le courrier étoit revenu de Versailles, et rapportoit une réponse vraiment affectueuse du Roi. Le Baron étoit rayonnant, le Major s'efforçoit de sourire, malgré qu'il fût dévoré d'envie des éloges que me donnoit M. d'Entragues ; mais il sentit que sa ruse ayant manqué son but, ce seroit inutilement qu'il se déclareroit contre moi ; et après des complimens, beaucoup trop flatteurs pour être sincères, il me remit presque de bonne grace les notes qu'il avoit rapportées de Bruxelles pour servir de matière à la première lettre de M. d'Entragues à Louis XV, et depuis ce jour nous parûmes amis, tout en ne nous aimant point. La seule différence qu'il y eut dans notre manière d'être ensemble, fut

que ma tendre amitié pour sa fille, qui la méritoit à juste titre, m'engagea toujours à servir de tout mon pouvoir le Major, tandis qu'il mettoit en usage toutes les ruses imaginables pour me nuire. Sa haine, celle de M. Leroux, l'ennui que me causoit madame d'Entragues, qui me croyoit obligé par ma place à écouter ses plaintes, le récit de ses maladies et l'histoire de ses chiens qu'elle faisoit en un français inintelligible; ce que le Baron faisoit souvent souffrir à mon amour propre, son inquiétude, pour peu que je montrasse d'attachement à un autre qu'à lui et à sa fille, rendoient ma vie à Vermur assez pénible; mille fois je me disois : je n'y resterai point; Agathe venoit folâtrer autour de moi, me nommoit son ami, et je jurois de ne point la quitter.

Il y avoit quinze jours que la Vicomtesse étoit retenue chez elle par une légère indisposition, ce qui mettoit le Baron au désespoir. Il

passoit chez son amie toutes les après-dîner, et chaque matin le Major alloit chercher le bulletin de la nuit, et l'apportoit au Baron, qui oublioit presque le Roi et le ministère, pour ne s'occuper que de sa jolie voisine, que je n'avois point revue. Un jour que le Baron revenoit de Launoi, je lui trouvai un air radieux. Il m'appela deux à trois fois pendant le souper son ami, son cher Saint-Fal, me servit les meilleurs morceaux; je me dis: on a besoin de moi. L'Abbé me fit une mine dix fois plus chagrine qu'à son ordinaire, et le Major me serra la main en me quittant avec tant d'affection, que je fus assuré qu'il avoit le projet de me faire, s'il le pouvoit, quelques-noirceurs, pour se consoler de l'amitié que me témoignoit notre patron. Je n'en dormis pas moins tranquillement. Comme je venois de m'éveiller, j'entendis frapper doucement à ma porte, qu'on entr'ouvrit avant que j'eusse répondu. Ma surprise fut extrême en apercevant le Baron. Je voulois

me lever, il me fit signe de n'en rien faire, et s'assit familièrement sur le pied de mon lit. Ces manières me confirmoient ce que j'avois imaginé la veille; mais je ne pouvois deviner ce qu'il attendoit de moi lorsqu'il me l'apprit. Il commença par me peindre avec transport le sentiment irrésistible qui l'attachoit à madame de Launoi depuis plus de deux ans, et me rendit confident de son amour pour elle; car on donne ce nom à toutes les liaisons comme si elles le méritoient, lorsque le goût du plaisir les a seul formées . . . . . Le Baron, parce qu'il avoit encore une imagination ardente, se figuroit qu'il avoit un cœur, il étoit enchaîné, et se croyoit entraîné; et oubliant son âge, le titre de père, qui n'impose pas des devoirs moins sacrés que celui de mère, il me parloit avec feu d'une femme qui par sa jeunesse devoit être dans peu la rivale de sa fille. Il eût pu se dispenser de me confier ce qu'il appeloit le secret de son cœur, car personne

ne l'ignoroit, et, comme on l'a vu, je n'avois pas passé une heure à Vermur sans en être instruit; mais il y a des gens qui se font illusion sur tout, et le Baron étoit de ce nombre. Sa chimère favorite, celle qui, je crois, lui étoit plus chère que l'espérance de devenir ministre, étoit l'idée que la Vicomtesse l'adoroit. Il étoit enivré de joie, parce qu'il avoit reçu une nouvelle preuve de son amour. Pauvres hommes, qu'il est facile de vous tromper, de vous asservir, en flattant votre amour propre! Mon cher Saint-Fal, me dit le Baron, ma charmante amie n'avoit jamais voulu consentir à me donner son portrait, elle a toujours craint une indiscrétion, l'amour que je lui ai inspiré a seul pu lui faire oublier ses principes; mais elle tient infiniment à sa réputation, il n'y a que la confiance que je lui ai inspirée pour vous qui ait pu la déterminer à m'accorder cette faveur. C'est donc de vous qu'il dépend maintenant de me procurer cette jouissance. J'écoutois en silence,

car cette complaisance me coûtoit infiniment; et pendant que j'étois irrésolu sur ce que je devois faire, le Baron continua comme s'il n'eût pas douté que je ne consentisse à ce qu'il me demandoit. — Vous irez cet après-midi chez madame de Launoi, à qui il est extraordinaire que vous n'ayez pas fait une visite depuis que vous avez dîné chez elle, vous amenerez la conversation sur l'art que nous devons à l'amour. La Vicomtesse, qui aura empêché son imbécille époux de sortir, paroîtra affligée de n'avoir pas un de ses portraits ressemblant; vous lui proposerez de la peindre. Elle acceptera devant le Vicomte, qui n'aura que la copie de la précieuse mignature que je devrai à votre amitié. Refuser au Baron de lui rendre ce service, étoit me brouiller avec lui, avec madame de Launoi, et j'avois besoin de la mettre dans la position de ne point oser me contrarier dans l'exécution d'un plan qui m'intéressoit très-vivement.

Je promis donc au Baron de faire tout ce qu'il désiroit. A cette assurance il m'embrassa et me prodigua des protestations de reconnoissance sur lesquelles je ne comptois que très-peu ; car tout service qui rend moins estimable aux yeux de celui qu'on oblige, semble lui donner le droit d'être ingrat.

Tout s'arrangea comme le Baron l'avoit imaginé. Le Vicomte, qui craignoit beaucoup plus sa femme qu'il ne l'aimoit, crut de son devoir de paroître enchanté d'avoir un portrait d'elle qui retraçât fidèlement ses charmes. La perfide Vicomtesse lui dit à ce sujet presque des douceurs, et je remerciai le ciel de ne m'avoir point mis dans la position de me marier, dans la crainte que j'aurois eu de rencontrer un être aussi faux que l'étoit madame de Launoi. Pour mieux détourner les soupçons, dont je crois qu'elle s'inquiétoit pour la première fois, elle avoit décidé que le Baron n'assisteroit point aux séances, et j'avoue que je n'avois

pas la fatuité de pressentir la cause de cet arrangement. Elle m'avoit reçu assez froidement, plus même que je ne devois m'y attendre, d'après la complaisance que j'avois eue de consentir à ce qu'elle désiroit. Lorsque je pris congé d'elle, elle me dit, en me regardant à peine: à demain à dix heures du matin, et me salua sans rien ajouter. Ces manières m'avoient tellement choqué, que j'avois envie, pour lui apprendre que les talens sont ce qu'il y a de plus indépendant au monde, de me faire attendre inutilement; mais je pensai qu'elle feroit échouer un projet qui m'occupoit, et je fis taire toute idée de vengeance.

CHAPITRE XI.

Je ne m'y attendois pas.

Je pris assez tristement, et faisant les plus profondes réflexions sur les foiblesses humaines, la route de Launoi. Censeurs sévères, combien de vous me ressemblent ! Vos sens sont-ils calmes, aucune passion ne vous agite-t-elle : du haut de votre sagesse vous vous permettez de juger tous les humains comme je jugeois alors M. d'Entragues et sa jolie maîtresse. Je me disois : comment un homme vertueux pourroit-il supporter l'idée d'être complice des ruses continuelles qu'une femme est obligée d'employer pour tromper celui dont elle porte le nom ? et cette femme, que n'en doit-on pas penser ? Sa vie est un mensonge con-

tinuel : quelques charmes qu'elle possède, ils sont tous effacés par cette idée révoltante d'un partage qu'elle ne peut refuser ; car il n'est pas un amant chéri qu'on ne trompe pour le mari le moins aimé. Voilà ce que je me disois, et l'on verra bientôt le peu de fruit que je retirai de mes réflexions.

J'arrivai à Launoi, une des femmes de la Vicomtesse me conduisit dans son boudoir, dont l'air embaumé par la jonquille, la violette et les parfums qu'offrent l'Asie faisoit circuler dans les veines la douce langueur de la volupté. J'attendis quelques minutes madame de Launoi, je continuois à penser à elle ; mais il y avoit moins d'austérité dans mes jugemens lorsqu'elle entra. Je m'étois laissé tomber presque sans réflexion sur un sopha qui tenoit le fond de ce délicieux réduit ; je me levai à la hâte. Asseyez-vous, me dit-elle, Saint-Fal, avec un son de voix que je ne lui connoissois pas, et elle vint se placer près de moi.

Ce n'étoit plus du tout la même femme que j'avois vue jusqu'alors; un léger embarras donnoit plus d'agrément à sa figure. Elle ne me disoit rien du sujet de ma visite. Il sembloit que j'eusse été de tout temps son ami, son confident. Elle me parloit des contrariétés que le Vicomte lui faisoit éprouver; de sa tendresse pour le Baron : me disoit qu'elle l'adoroit, parce que son cœur sensible avoit besoin d'un objet qui occupât ses facultés aimantes, et ces aveux que j'ai toujours trouvé si déplacés dans la bouche d'une femme, qui au moins après sa défaite, devroit conserver assez de pudeur pour ne jamais dire : j'ai pu me laisser vaincre, me sembloient alors vouloir dire : je l'aime, mais je suis prête à oublier pour toi l'objet qui jusqu'alors m'a uniquement occupée; et à cette idée j'éprouvois un délire dont je fus moi-même effrayé. Etois-je bien le même homme qui, un quart-d'heure avant, osoit se croire les stoïques vertus d'un Epictète? Pour calmer les bouillans transports

qui m'agitoient, je rappelai à madame de Launoi que je devois commencer son portrait Je l'oubliois, dit-elle; il est si doux, Saint-Fal, de causer avec vous, que l'on ne peut penser à autre chose, et elle soupira . . . . . Je pris mes pinceaux et me plaçai en face d'elle. Ne vous occupez, me dit-elle, aujourd'hui que de la tête; je désire que ce portrait soit bien, et je vous le prouverai en vous donnant autant de séances qu'il sera nécessaire.

En vérité, c'est un mauvais moyen de diminuer l'impression que cause une jolie femme, que de fixer ses traits avec cette attention scrupuleuse du peintre, surtout si cet examen est tout à son avantage; j'aurois voulu trouver madame de Launoi laide, je lui cherchois des défauts, et je voyois un front dessiné par les amours qu'ombrageoit une forêt de cheveux noirs; de grands yeux noirs, où la volupté et la craintive pudeur paroissoient tour-à-tour; un nez tel que Marmontel

nous peint celui de Roxelane ; une bouche divine, une peau qui sembloit aussi douce que le satin dont elle avoit l'éclat. Comment ne pas la trouver charmante et ne pas oublier tous les raisonnemens que j'avois faits contre elle ? J'osai lui exprimer une partie de l'impression qu'elle me faisoit; elle ne s'en fâcha point. L'heure nous força à nous séparer. Elle me dit, comme la veille, qu'elle m'attendoit le lendemain ; mais que ces mots me parurent différens! Je saisis une de ses mains, la baisai avec transport, et m'enfuis, craignant, si je restois encore une minute, de n'être plus le maître de la quitter. Confondu, étonné du changement qu'une heure avoient apporté dans mon être, je me cherchois moi-même sans me reconnoître. En vain je voulois me rendre compte de cette révolution. Je ne sentois que le feu brûlant qui circuloit dans mes veines. Mon cœur battoit avec force, ma poitrine étoit oppressée, et je ne voyois rien que la Vicomtesse. Je passai la journée

la plus pénible. Je ne pus dormir, et dès le lever du soleil je fus sur le bord du canal, d'où l'on apercevoit ses fenêtres. Mon impatience devançoit l'instant où je devois la revoir. Enfin il arriva. J'entrai dans le même boudoir où j'étois venu la veille si calme. La Vicomtesse y étoit couchée sur son sopha. Ce jour là je devois essayer à rendre les charmes séducteurs que lui avoit prodigué la nature, qui, comme je l'ai dit, l'avoit parée de tous ses dons. Une robe de gaze qu'attachoit une guirlande de roses, voiloit assez les trésors qu'amour avoit départis à la Vicomtesse, pour ne point effaroucher la pudeur, et point assez pour les dérober aux regards enchantés. En la voyant si séduisante, je m'arrêtai un instant. Je ne savois si je devois m'avancer, il falloit fuir ou devenir le plus téméraire des mortels. La Vicomtesse m'appelle, j'approche, je tombe à ses genoux, je presse avec feu sa main contre mon cœur, elle ne la retire pas; et ce n'est que lorsque j'ai été le plus heu-

reux des hommes, que je sens combien il est facile de prendre la fièvre des sens pour les transports du véritable amour. Combien de femmes y sont trompées! quelles nombreuses victimes nous faisons en croyant de bonne foi que nous les adorons! Combien d'hommes qui auroient donné leur vie pour une heure passée dans les bras de jeunes beautés qui leur résistent, s'ils obtiennent les sacrifices qu'ils sollicitent avec tant d'ardeur, ne les voient plus qu'avec indifférence, et s'occupent à peine des pleurs qu'elles verseront sur leurs fautes et leurs suites cruelles!

Ce fut bien là ce que j'éprouvai pour madame de Launoi; mais heureusement elle ne mettoit aucune importance à ce sentiment, qui fait en général la destinée des femmes. Elle avoit souhaité d'obtenir mes hommages comme elle eût désiré une porcelaine, un joli bonnet, et elle se livroit aux plaisirs qu'offre l'amour, comme elle eût fait une

promenade agréable ou pris une glace. Cependant, lecteur, n'allez pas imaginer que dès le premier instant la Vicomtesse et moi nous nous regardâmes avec une indifférence profonde, seulement je cessai de craindre qu'elle m'eût inspiré une passion vive, elle me plaisoit encore, et je continuois à lui plaire; aussi nous convînmes que je dirois à son mari et à M. d'Entragues, que la physionomie piquante de Mme de Launoi étoit très-difficile à saisir; et sous ce prétexte nous passâmes des heures fort agréables. Cependant une mignature ne pouvoit être interminable, et je finis par remettre à chacun des prétendans une copie du portrait de madame de Launoi, dont je gardai l'original, et le mari et l'amant me remercièrent infiniment de mes soins.

CHAPITRE XII.

La fête.

Je dois avouèr, à ma honte, que pendant les huit ou dix jours que la Vicomtesse avoit occupé mon imagination, tout autre devoir, tout autre soin avoit été presque négligé, et c'est, depuis que je connois Agathe, la seule fois qu'elle n'ait pas été l'unique objet de mes pensées. Cet oubli ne pouvoit être long. Le charme attaché aux plaisirs se dissipe promptement, et toute femme qu'on ne peut estimer, si elle entraîne, séduit par sa beauté et ses graces, après les premiers momens d'ivresse, n'est plus pour nous qu'une distraction agréable. Ces vérités se présentoient à moi, et je rougissois de la légèreté avec laquelle je m'étois

offert aux chaînes de la Vicomtesse. Elles me paroissoient bien encore tissues de fleurs; mais ces fleurs commençoient à perdre à mes yeux l'éclat et la fraîcheur qui m'avoient enivré, et j'étois résolu à les rompre peu-à-peu quand une conversation, que je crus pouvoir écouter sans indiscrétion, me fit sentir encore mieux le prix de ma liberté. A la tête d'une magnifique pièce d'eau qui se trouve à l'entrée du parc de Vermur, est un banc qu'ombragent des peupliers d'Italie; des bosquets d'arbres étrangers et d'arbustes à fleurs bordent les deux côtés du canal, et viennent se joindre au massif qui sépare cette immense pièce d'eau du parterre. J'étois dans ces bosquets, et je pouvois apercevoir le banc sans être vu; aussi je distinguai parfaitement Agathe et Julie qui venoient s'y asseoir. Il y avoit dans toute la personne d'Agathe une expression de mélancolie qui la rendoit mille fois plus touchante qu'elle ne me l'avoit encore paru, et je ne pus me défendre de songer à la différence qui existeroit

dans quelques années entre elle et madame de Launoi. Si on ne peut voir la Vicomtesse sans qu'elle plaise, il sera impossible, me disois-je, de ne pas adorer Agathe ; car elle réunira, j'en suis certain, la beauté, la vertu à une *sensibilité exquise*. Emu par ces pensées, j'étois près des amies sans qu'elles m'eussent vu. J'avois le projet de les joindre ; mais j'entendis qu'elles causoient avec chaleur. Qui pouvoit les occuper si vivement ? Je m'arrête, l'air porte jusqu'à moi leurs discours.

JULIE.

Ah ! je lui en veux d'oublier ainsi ce qu'il t'avoit promis.

AGATHE.

Cela nous prouve, Julie, que mademoiselle Riccard et ma tante ont raison quand elles nous disent que tous les hommes sont trompeurs.

JULIE.

Je le croyois bien ; mais Saint-Fal a l'air si franc que j'avois espéré qu'il n'étoit pas sujet à la loi commune, et j'étois disposée à l'aimer après toi plus que personne.

AGATHE.

J'avois pour lui une amitié sincère, mon ame étoit sensible à l'intérêt qu'il m'avoit témoigné ; le zèle avec lequel Saint-Fal avoit entrepris de me faire vaincre les ruses de la Vicomtesse m'attachoit à lui ; mais il ne pense plus à moi ; et s'il me donne des leçons de dessin et d'anglais ce n'est qu'en courant et avec tant de distraction qu'il est facile de juger que maintenant ce soin l'importune . . . . . Ah ! j'ai bien du chagrin.

JULIE.

Ne pleure pas, Agathe, car je le haïrois.

AGATHE.

J'en serois bien fâchée, ma Julie, ce sentiment te feroit mal, ayons pour lui l'indifférence qu'il nous montre depuis qu'il est sans cesse à Launoi, et prenons, s'il est possible, notre parti, puisqu'il n'est personne qui ne nous oublie pour la Vicomtesse.

JULIE.

Oh! je ne puis m'accoutumer à trouver Saint-Fal semblable aux autres hommes. J'avoue que je le croyois bien au-dessus de ceux qui nous entourent. Si tu voulois, je lui parlerois, je lui demanderois comment nous devons le juger.

AGATHE.

Quelle idée as-tu là? Ce seroit on ne peut pas plus mal vu et manquer à cette dignité qu'une femme doit conserver; puisque M. de Saint-Fal

ne veut pas être notre ami, il faut l'oublier, renoncer à l'espérance qu'il m'avoit fait concevoir par ses soins pour mon instruction, de n'être pas une femme médiocre . . . .

Pendant cette conversation, dont j'avois facilement deviné le commencement, j'étois arrivé derrière le banc où étoient mes charmantes écolières; leurs reproches, les assurances de leur amitié me charmoient, m'affligeoient tout à la fois. Si j'eusse été le père d'Agathe, je me serois dit: ce n'est pas ainsi que doit s'exprimer l'enfant de la nature; j'aurois été très-fâché de la voir à douze ans parler et penser comme une jeune fille de quinze. Je me serois dit: son ame sera usée avant l'âge. Le tableau des passions lui fera imaginer qu'elle est passionnée quand on doit n'être qu'un enfant; mais je n'étois pas son père. Je n'avois pas à me reprocher les vices de son éducation; elle disoit qu'elle m'aimoit d'une amitié tendre, me trouvoit utile à son bonheur,

et je n'étois occupé que des moyens de me disculper des torts dont elle m'accusoit.

Un léger mouvement que je fis agita les branches d'un lilas dont les fleurs vinrent caresser son front d'ivoire. Elle se retourna, me vit, jeta un cri de surprise, et entraîna Julie après elle; mais je les eus bientôt rejoints, et les forçant à venir se rasseoir près de moi, je leur demandai de m'écouter. Agathe, prenant un petit air boudeur, me dit qu'elle n'avoit rien à entendre; Julie, la bonne, la douce Julie, l'assure qu'on devoit toujours écouter un coupable. Je n'empêche point M. de Saint-Fal de parler, reprit Agathe, et se retournant d'un autre côté elle se vengea sur un buisson de roses du dépit qu'elle ressentoit, elle en arrachoit les feuilles, elle en brisoit les boutons, et rendoit la nymphe du bocage responsable de mes torts, dont elle ne vouloit pas même se plaindre. Il faudroit être bien timide pour craindre la colère

d'un enfant. Aussi malgré l'humeur qu'Agathe me montroit j'entrepris ma justification, et promis de n'être plus occupé que de mes jeunes amies, si elles vouloient me rendre l'amitié dont le hasard m'avoit fait recevoir l'assurance. Agathe me regarda, me sourit, Julie me tendit la main, et la paix fut rétablie entre nous. L'aimable gaîté qui succéda au chagrin, dont je me reprochois sincèrement d'être la cause, la confiance que me témoignèrent mes élèves furent un talisman qui acheva de détruire le charme sous lequel madame de Launois m'avoit retenu, et la soirée qui suivit mon raccommodement avec Agathe fit passer dans mon ame mille fois plus de bonheur que toutes les brûlantes caresses de la Vicomtesse n'avoient pu m'en faire ressentir. C'étoit le jour même que son portrait avoit été fini, et la prudence devoit exiger que nous fussions quelque temps sans nous revoir. Combien d'amans se trouvent heureux d'avoir ce prétexte pour cacher leur indifférence! En-

chanté de la liberté qu'il me laissoit, je l'employois à prouver par mon zèle à mademoiselle d'Entragues, combien je lui étois attaché.

J'entends une jeune et jolie femme qui, dans le désœuvrement où la laisse l'absence de l'ami de son cœur, parcourt mes mémoires, s'écrier : quel homme singulier que ce M. de Saint-Fal ! En vérité a-t-on jamais vu préférer aux faveurs d'une femme charmante l'amitié d'une enfant ? Et quel si grand service peut-il rendre à cette petite, à moins que ce ne soit d'habiller ou de déshabiller sa poupée ? Riez, ma belle dame, tant qu'il vous plaira, on voit bien que vous n'avez pas connu Agathe, et je vous pardonne. Vous saurez bientôt que le service que je lui rendois avoit plus d'importance que vous ne l'imaginez ; un peu de patience, et vous allez être instruite de notre secret.

Nous étions arrivés au 20 août, le temps s'étoit écoulé fort doucement;

j'avois eu l'art, tout en éloignant assez les instans que je passois avec la Vicomtesse de ne me point brouiller avec elle. La fête que madame de Launoi préparoit devoit être magnifique. Depuis nôtre liaison, elle avoit trouvé fort agréable d'y joindre une petite comédie, et j'avois été chargé de la composer. Rien ne pouvoit mieux servir mon plan, aussi y avois-je mis beaucoup de zèle. Sous le prétexte de surveiller les préparatifs et de faire les dernières répétitions, elle engagea le Baron à trouver bon que je vinsse avec Agathe, Julie et mademoiselle Ricard passer chez elle les quatre jours qui restoient jusqu'à la Saint-Louis. M. d'Entragues avoit trop d'amour propre pour imaginer que vingt ans de moins pouvoient me rendre un rival dangereux, aussi fut-il le premier à m'engager à me rendre à Launoi. L'amour, puisqu'on est convenu de donner ce nom aux sentimens qui le méritent le moins, devoit profiter des instans que je passerois chez la Vicomtesse;

elle fut si contente de moi, que j'étois assuré qu'elle me pardonneroit la surprise peu agréable que je lui préparois.....!

Il y avoit huit jours que le cher Delcroix étoit chez la Vicomtesse ; et, pour lui plaire, quittant les intérêts diplomatiques, dirigeoit les travaux qu'exigeoit la fête ; il étoit de ces hommes qui font tous les métiers pour plaire aux gens dont ils espèrent de la fortune, et cependant il n'étoit point pauvre. Une honnête médiocrité ne vaut-elle donc pas mieux que les faveurs de Plutus, achetées par de serviles complaisances ; mais chacun a son goût. Le Major, qui craignoit que je n'eusse les mêmes vues que lui, eût autant aimé que je ne vinsse pas à Launoi ; et, comme à son ordinaire, plus il fut contrarié par ma présence, plus il fut poli, à voir ses soins pour faire réussir ma très-foible production dans laquelle il avoit pris un rôle ; on eût dit que j'étois son meilleur ami. O hommes, si

vous vous donniez, pour devenir meilleurs, la peine que vous employez pour tromper, au moins recueilleriez-vous des fruits utiles de tant de soins, mais vous vous plaisez dans le mal et vous en êtes punis.

Enfin le jour de la fête arriva. M. d'Entragues et la grosse Comtesse, qui étoit plus occupée que personne du plaisir de fêter le maître du logis, vinrent à Launoi. Pour l'abbé Leroux, qui regardoit toutes les pièces de théâtre comme des œuvres diaboliques, et surtout celle que j'avois composée, ne voulut jamais se rendre à l'invitation de la Vicomtesse, qui en fut fort aise, car son austérité empoisonnoit tous les plaisirs. M. Delmord, aussi vertueux qu'indulgent, fut du dîner, où l'on n'avoit point eu d'étrangers, et ce repas fut charmant. A six heures arriva toute la noblesse des environs J'en connoissois une partie; M d'Entragues tenoit table ouverte, et par ostentation se privoit du plaisir que l'on goûte en

famille. Cette société, plus nombreuse qu'aimable, étoit cependant brillante et assez gaie ; si cela ne suffit pas dans un cercle, il ne faut rien de plus pour une fête.

Madame de Launoi chargea le Baron de faire les honneurs de chez elle, et nous nous échappâmes avec Julie et Agathe, pour aller prendre nos habits de théâtre. Mademoiselle d'Entragues jouoit dans ma comédie, qui ne pouvoit avoir de mérite que par le talent de mes charmantes actrices. Le Vicomte, que sa femme avoit éloigné en lui faisant proposer une partie de chasse par un de ses voisins, revint ; et à son retour, le Baron l'engagea à descendre dans le jardin. Des illuminations de verres de couleurs avoient remplacé le jour, et son chiffre étoit suspendu à chaque arbre d'une longue allée couverte qui conduisoit à une salle de verdure où étoit dressé le théâtre. A peine fut-on placé que le spectacle commença, de nombreux applaudissemens furent la preuve

de l'indulgence des spectateurs, et des talens que déployèrent la Vicomtesse et Agathe. L'expression que j'avois mis dans le rôle que je jouois avec la première, lui donnoit l'air le plus triomphant, quand un incident, auquel elle ne s'attendoit pas, pensa changer entièrement ses dispositions à mon égard. Ma pièce, comme on s'imagine bien, consistoit dans un cadre pour amener la fête du Vicomte. Seulement j'avois trouvé plaisant de ne le faire que le frère de sa femme, qui devoit devenir la mienne. Un tuteur avare et tyrannique ennemi des plaisirs contrarioit autant mon amour que le projet d'une fête pour le frère de celle que je voulois épouser. Agathe, qui jouoit le rôle de la jeune sœur de la Vicomtesse, servoit ma flamme et nos projets. Dans l'avant-dernière scène, nous étudions un duo avec la Vicomtesse, qu'Agathe nous accompagnoit. Dans toutes les répétitions, mademoiselle d'Entragues n'avoit fait que toucher les cordes détendues d'une harpe dont

l'orchestre, à ce qu'imaginoit Mme de Launoi devoit remplacer les sons. Qui peindra la surprise de la Vicomtesse, en entendant à la représentation des accords aussi mélodieux que justes qu'Agathe tiroit de la harpe. L'étonnement, la colère faillirent ôter la voix à la Vicomtesse; cependant elle se remit et chanta : mais je ne comprends pas comment elle put résister à la fureur qui la saisit, lorsqu'Agathe, loin d'être intimidée par ses regards, ni par de nombreux spectateurs, dit, avec une grace infinie : il faut à présent que j'essaie si je ne pourrois pas aussi célébrer ma tendresse pour mon frère, et préludant avec une véritable supériorité, elle commença un air que j'avois fait pour elle. L'étendue de sa voix, la justesse de ses sons, son expression causèrent une sorte d'enthousiasme à tout ce qui étoit là; mais personne n'éprouvoit plus de joie que moi et Julie : eh bien, belle Dame, voilà ce mystère qui m'occupoit depuis quatre mois.

Frappé de la douleur qu'Agathe avoit montrée lorsque madame de Launoi avoit assuré au Baron que sa fille n'avoit nul moyen pour la musique, je m'étois promis de savoir si son jugement étoit sincère. Dès le lendemain j'appris de Julie qu'Agathe étoit passionnée pour cet art ; qu'avant l'instant où la Vicomtesse étoit devenue la souveraine de Vermur, elle avoit montré de grandes dispositions ; mais que madame de Launoi avoit fait changer son maître ; que celui qu'on lui avoit donné l'avoit rebutée par une méthode vicieuse, et qu'enfin depuis dix-huit mois on lui avoit défendu de s'occuper d'un talent qu'elle ne posséderoit jamais. Je promis à Julie que, malgré cette cabale, Agathe seroit musicienne ; et que, si elle le vouloit, nous aurions promptement réparé le temps perdu.

Bientôt la harpe de la Baronne fut remise en état, et sous les auspices de mademoiselle Ricard, dont le seul mérite étoit de mettre son amour

propre à ce que mademoiselle d'Entragues fût ce qu'on appelle une jeune *personne accomplie*, je commençai mes leçons à Agathe, qui en profita d'une manière étonnante. Alors j'arrangeai dans ma tête le plan dont je viens de rapporter ici l'exécution. Nous prenions nos leçons dans le lieu le plus retiré du château, de sorte que personne n'en avoit le moindre soupçon, et la surprise du Baron ne fut pas moindre que celle de la Vicomtesse ; mais elle étoit d'un genre bien différent, madame de Launoi me regardoit avec une espèce d'horreur. Comme je ne voulois pas me brouiller avec elle, je profitai du temps où mademoiselle d'Entragues chantoit pour dire à la Vicomtesse les choses les plus tendres, et je la ramenai à un état plus calme. Les applaudissemens dont, comme je l'ai dit, on couvrit Agathe lorsqu'elle eut fini de chanter, désespérèrent la Vicomtesse; mais elle sentit pourtant qu'il seroit mal-adroit de montrer un front chagrin, tandis qu'elle voyoit

la joie la plus vive briller dans les regards du père d'Agathe. La pièce finie, nous fûmes le rejoindre. Il embrassa sa fille avec transport, lui dit qu'elle lui rappeloit sa mère, et qu'elle avoit acquis le seul don qui lui manquât. J'osai me flatter d'avoir ainsi rendu le Baron à la nature; mais la Vicomtesse ne pouvoit laisser échapper son empire, et cette soirée seule fut un triomphe pour Agathe. J'avoue qu'il me fut pénible de me dérober aux expressions de reconnoissance du Baron, et surtout à celles de sa fille et de Julie, pour ne m'occuper que de la Vicomtesse. Cependant je fis cet effort; et pour ne pas lui laisser le temps de s'apercevoir du tort que je lui avois fait, je fus sans cesse près d'elle pendant le reste de la fête, qui fut vraiment délicieuse.

Seulement on eût pu se demander en l'honneur de qui elle étoit donnée, si madame d'Entragues n'eût attaché à la boutonnière du Vicomte un énorme bouquet; car, excepté

le compliment qu'il avoit bien fallu, pour la forme, lui adresser, on s'étoit moins occupé de lui que s'il eût été un étranger ; aussi, après avoir dansé un menuet avec la Comtesse, il alla se coucher, et son absence ne nuisit point aux plaisirs du bal ; et la Comtesse ne l'ayant plus près d'elle, s'endormit profondément sur un canapé. L'on dansa jusqu'au jour, et les premiers rayons du soleil purent seuls nous avertir qu'il étoit temps de songer à goûter les douceurs du sommeil. Nous retournâmes tous à Vermur, non sans que j'eusse entendu de la Vicomtesse l'assurance qu'elle ne m'en vouloit point de ne l'avoir pas mise dans ma confidence.

CHAPITRE XIII.

L'on ne mesure jamais le temps du bonheur.

ÉTONNÉ moi-même du changement que je trouvois dans mes sentimens et dans mon existence depuis mon arrivée à Vermur, j'examinois quelle avoit été ma destinée jusqu'à ce moment.

Né sous le beau ciel du midi de la France, fortune, parens tendres, amis fidèles, tout m'avoit été prodigué par la nature, et mes premières années n'avoient été qu'une suite de plaisirs. A l'âge où l'on apprécie le mieux ces biens, me disois-je, ils ont disparu. Pauvre, seul et malheureux, lorsqu'on est avide de jouissance et d'amour, j'ai touché

aux rives du Gange, vu les montagnes de glace qu'éclairent seuls les feux du mont Hécla, sans que rien ait fixé mon cœur. Une inquiétude impossible à vaincre m'éloignoit aussitôt des lieux où je ne pouvois trouver ni repos, ni bonheur. Fatigué de la vie dont je me fus affranchi, si mes opinions me l'eussent permis, je ne cherchois qu'à user un joug que je ne me croyois pas permis de rompre. Dans cet état douloureux j'arrive à Vermur. Je viens y échanger ma liberté, seul trésor qui me reste, contre les moyens de soutenir une existence que je souhaite que le chagrin termine bientôt; sous de tels auspices comment attendre le bonheur. Eh! bien, c'est lorsque j'y ai renoncé, que mon ame affaissée n'a plus même l'énergie de l'espérer, qu'il se présente à moi; je vois Agathe, mon cœur revit au sentiment; l'amour propre, les regrets, tout se tait auprès de mademoiselle d'Entragues, et je retrouve en elle ma famille. Pourquoi me demander à

moi-même la cause de cette étonnante et subite révolution. Les hommes doivent se borner à sentir sans analyser leurs sensations, lorsqu'elles n'ont rien qui puisse troubler l'ordre. Si Agathe avoit quinze ans, je fuirois au bout de la terre; mais elle est encore à l'aurore de la vie, et je puis sans crainte respirer près d'elle le bonheur, comme dans une belle matinée de mai, où l'on se sent renaître. Tel étoit le résultat de mes réflexions; et si j'eusse pu croire au système des anciens, qui nous donnoient un génie tutélaire, j'aurois imaginé le voir près de moi sous les traits d'Agathe. Mais qu'avois-je besoin de savoir à quoi tenoit le charme que j'éprouvois auprès d'elle. Sa présence et les soins que je lui prodiguois combloient tous mes vœux; que me falloit-il apprendre de plus? Le temps s'écouloit avec une rapidité qui m'affligeoit. Autant autrefois je pressois sa course, autant alors j'eusse désiré pouvoir la ralentir. Elle sera toujours, me disois-je,

mon amie, mon élève ; mais d'autres sentimens l'occuperont plus vivement, et je ne serai plus comme je le suis ce qu'elle a de plus cher au monde; car il étoit facile de voir que si elle se laissoit adorer par Julie, si elle vouloit par amour propre disputer à la Vicomtesse le cœur de son père, elle n'avoit pour personne plus d'amitié que pour moi; seroit-ce que personne n'étoit plus occupé d'elle, et ne lui étoit plus utile que moi? J'étois alors loin de le penser, et c'est à peine si je veux me l'avouer aujourd'hui, que sur le bord de ma tombe, le sinistre flambeau de la mort doit dissiper toutes les illusions. Il est si doux de croire que l'on nous aime pour nous-même, que je ne puis perdre entièrement l'idée qu'Agathe eût eu pour moi un tendre attachement, quand je ne l'eusse pas conduite dans le sentier qui mène au temple des Muses. Bientôt elle m'y précéda, la nature l'avoit créée pour les arts; jamais on ne réunit dans une si grande perfection tous les talens.

Ils étoient si faciles à acquérir pour Agathe que, se jouant avec eux, elle ne les regardoit que comme une distraction des études plus sérieuses que nous entreprenions ensemble. Ses questions profondes, car elle ne se contentoit jamais d'une explication vague, me forçoient à des recherches sérieuses. Pour enseigner Agathe, il falloit apprendre, et ainsi je lui dois d'avoir perfectionné toutes mes connoissances.

L'homme occupé est presque toujours à l'abri des soucis rongeurs. Si les sciences et les arts adoucissent les douleurs aiguës, combien n'ajoutent-ils pas au bonheur. Aussi, au sein de la confiance et de l'étude, je vécus si heureux pendant près de trois ans à Vermur, que ce temps, dont ce chapitre renferme toute l'analsye, et qui n'offrit aucun événement, ne me sembla qu'un instant dans ma destinée. Seroit-ce donc que l'homme fait pour le bonheur ne mesure le temps que par l'impatience que lui cause la souffrance?

Est-il heureux, les jours, les semaines, les mois, les années sont sans durée à ses yeux, et se réunissent pour lui comme en un point semblable à l'éternité de délices qui attend l'être vertueux dans le sein du père de la nature.

Cependant je n'étois point insensible à ses bienfaits. C'étoit avec M. Delmord, dont j'avois été assez heureux pour mériter la confiance et l'amitié, que je bénissois le moment où j'étois venu habiter la Flandre. Pouvois-je imaginer que j'y éprouverois par la suite les plus cruelles douleurs? J'eusse pu peut-être les entrevoir dans l'avenir; mais je ne cherchois point à soulever le voile qui me le déroboit, et le calme parfait de mon ame me rendoit presqu'insensible aux troubles que les passions répandoient dans la société au milieu de laquelle je vivois. Je les voyois s'agiter comme de foibles enfans pour atteindre aux branches élevées d'un chêne majestueux, et ne faisois que rire de leurs folies.

Le Baron étoit plus occupé que jamais de parvenir à la faveur. La guerre, qui ne se terminoit point, eût pu lui en donner de véritables moyens; et si au lieu de faire épier par Delcroix les secrets des cabinets étrangers, et surtout toutes les fautes de notre ministère, il fût rentré au service, ses talens militaires, les seuls qu'il possédât, ne fussent sûrement pas restés sans récompense. Mais comme presque tous les hommes, qui ne se croient jamais que les lumières qu'ils n'ont pas, il ne voulut point prendre ce parti; et lorsque je lui en parlois, il me répondoit : Saint-Fal, vous écrivez à merveille, vous avez beaucoup de talens, mais dans votre classe on n'a nulle idée de la marche qu'il faut suivre à la cour, et je gardois le silence. Qu'eût-il servi de lui faire voir que le Roi s'amusoit de sa correspondance, mais que lors même qu'il eût trouvé que le Baron avoit raison, il n'eût point contredit ses ministres, tant il redoutoit la fatigue d'une discussion. On

n'auroit pu montrer à M. d'Entragues, la vérité sans le réduire au désespoir ; il n'existoit que par ses projets ambitieux ; les nouvelles de Versailles étoient son unique affaire ; il avoit vu avec effroi le pouvoir que prenoit M. de Choiseul, et avoit été dans un état si violent au moment où il avoit remplacé M. de Belle-Isle, qu'il avoit fait une maladie très-grave. Agathe, qui n'avoit pas joui long-temps du bonheur d'être préférée à la Vicomtesse, vouloit envain prodiguer tous ses soins à son père. Madame de Launoi et le Major assiégeoient tellement le lit du malade, qu'il n'apercevoit point sa fille, et celle-ci venoit pleurer près de moi et de Julie sur le malheur qu'une étrangère lui enlevât tous ses droits. Le Baron se rétablit, mais son ame en proie à la haine sembloit moins que jamais susceptible de sentimens doux, et plus l'espérance lui échappoit, plus il mettoit d'acharnement à poursuivre une ombre mensongère. Tout ce qui ne flattoit point

sa chimère lui étoit ou indifférent ou insuportable. Aussi la Vicomtesse et le Major, qui s'en apercevoient, employoient tous leurs soins pour entretenir son erreur, soit qu'ils la partageassent, soit qu'ils ne s'en servissent que comme de moyens de le retenir dans leurs lacs.

M. Delcroix, qui me voyoit toujours avec inquiétude, et qui ne me pardonnoit pas même l'amitié que me montroit la grosse Comtesse, qui enfin s'étoit prise pour moi de la plus belle tendresse, ne perdoit pas une occasion de tourner en ridicule mon indifférence pour la fortune et les honneurs. Il ne m'appeloit que le philosophe ; je dédaignois ses sarcasmes, et m'inquiétois peu des momens de froid et d'humeur du Baron ; car j'étois sûr que lorsqu'il y auroit une lettre ou un mémoire à faire partir pour Versailles, je serois toujours le cher Saint-Fal. La Vicomtesse me ménageoit, on eût presque dit qu'elle m'aimoit ; le dé-

sœuvrement et l'attrait qui attirent vers une très-jolie femme quand le cœur est sans engagement, me faisoient trouver de la douceur à lui dire encore quelquefois qu'elle étoit charmante.

CHAPITRE XIV.

Fanchette.

L'on signa enfin la paix, que sept ans de guerre faisoient désirer vivement à toute la France, si on en excepte les munitionnaires et quelques ambitieux fondant leur élévation sur les malheurs publics qui pouvoient rendre leurs secours nécessaires. M. d'Entragues étoit de ce nombre. Il releva avec chaleur toutes les fautes qu'il apercevoit dans le traité, prétendit que M. de Choiseul sacrifioit sans pudeur les intérêts de son pays aux siens propres, écrivit contre le ministre, contre les généraux. Pour moi, fatigué des discussions politiques que j'ai entendues pendant plus de dix ans, je serois bien fâché d'en en-

nuyer mes jolies lectrices, et laisse à de graves auteurs à décider entre les vues du Baron et celles du Duc; mais je ne puis me défendre de rendre justice à nos anciens maîtres. Jamais, sous un gouvernement aussi arbitraire qu'étoit devenu le nôtre, on n'eût dans aucun pays une plus entière liberté de tout dire. Si les plaintes n'étoient pas toujours écoutées, presque jamais elles n'attirèrent le malheur sur la tête de celui qui se les permettoit; souvent j'ai frémi en écrivant sous la dictée du Baron des lettres au Roi plus mordantes que nous n'en écririons à nos amis. Je me disois: M. d'Entragues finira par être mis à la Bastille, et, à ma grande surprise, son auguste ami ne lui répondoit jamais que par d'aimables plaisanteries.

Quelque mécontentement intérieur que le Baron éprouvât de la paix qui lui ôtoit le plaisir de se croire essentiel au Roi, il ne voulut pas moins paroître prendre part à la joie générale, et l'on fit à Vermur

les préparatifs d'une fête magnifique, où toute la province fut invitée.

Nous nous faisions tous un véritable plaisir de cette fête, qui devoit être une image de l'allégresse générale, et l'orgueil du Baron étoit flatté de l'idée qu'il en seroit question au lever du Roi. L'abbé Leroux, qui murmuroit contre tous les plaisirs, approuva cependant qu'on se réjouît de la paix, et ainsi nous n'eûmes pas à supporter ses sermons perpétuels. Il passa près de quatre jours à chasser avec le Vicomte, dont il partageoit la passion pour cet exercice, et ils mettoient leur gloire à tuer tout le gibier qui seroit servi ce jour là. La grosse Comtesse étoit trop occupée pour s'apercevoir de leur absence; elle ne se donnoit pas une minute de repos, et se rouloit sans cesse de l'office au garde-meuble, et de la lingerie aux cuisines, grondoit et louoit à contre-sens les ouvriers et les gens, et se figuroit que sans elle

rien ne seroit bien. Pour la Vicomtesse elle ne pouvoit cacher la satisfaction qu'elle goûtoit d'une réunion qui lui donnoit une occasion de paroître avec avantage. Julie et Agathe jouissoient d'avance de l'idée de cette fête.

Le Baron avoit donné à sa fille cinquante louis pour sa parure, et depuis le matin les deux amies et mademoiselle Ricard étoient occupées de la manière dont on les emploieroit.

J'avois été appelé à ce grave conseil; et Julie, qui détestoit madame de Launoi en proportion des chagrins qu'elle causoit à Agathe, se réjouissoit de l'idée que son amie l'effaceroit par sa beauté lorsqu'une toilette élégante en releveroit encore l'éclat. On décida que l'on iroit le lendemain déjeuner chez Julie pour faire les emplettes à Valenciennes; le Baron le permit, et l'on fit mettre des chevaux anglais à une calèche,

dans laquelle je conduisis Agathe, Julie et mademoiselle Ricard : nous fîmes en quelques minutes la moitié de la route. Jamais le mois de mai n'avoit été plus beau, et la nature sembloit vouloir prendre part aux fêtes qu'on préparoit, et qui alloient enfin sécher les larmes que la guerre lui avoit fait verser.

Pour aller de Vermur à Valenciennes, il faut, comme je l'ai dit, passer un petit bois qui conduit à un pont sur l'Escaut. Mes amies eurent envie de le traverser à pied. Quelle folie, dit la Ricard, cela nous retardera : pensez donc qu'il faut aller chez la marchande de Modes, le marchand d'Étoffes, le Bijoutier, le Tailleur, et que nous n'avons pas trop de temps. Oh! nous en aurons assez, dit Agathe, en sautant légèrement à terre. — Mademoiselle d'Entragues, vous êtes bien peu raisonnable. Julie avoit suivi son amie et engageoit sa gouvernante à en faire autant. Non, en vérité, dit-elle, cela me fatigueroit.

Je ne descendrai point, Jones va toujours me conduire. — Oui, ma bonne, oui, et nous vous rejoindrons au pont. Nous nous mîmes à courir sous les voûtes de verdure qui ombrageoient un sentier charmant, sans écouter ce que disoit mademoiselle Ricard. Un peu avant de sortir du bois, des gémissemens confus vinrent frapper nos oreilles : dieu ! dit Julie, nous parlons de bals, de fêtes, et à ce même moment une malheureuse victime du sort souffre et se plaint près de nous. La bonne, la courageuse Julie, avançoit à la hâte : Agathe trembloit, et en serrant mon bras de son joli bras, me retenoit de toute sa force. Cependant, Julie me crie de la joindre, et n'écoutant plus Agathe, je la laisse pour voler à son amie qui étoit arrivée sur le bord de la rivière. Je vois Julie penchée sur le corps d'une jeune fille qui paroît agitée de mouvemens convulsifs, et qui, se débattant comme pour se plonger dans les flots, étoit prête à entraîner avec elle mademoiselle Delcroix. Je force Julie à s'éloi-

gner de cette infortunée, que je saisis d'un bras nerveux, et porte, malgré sa résistance, sur la lisière du bois où Agathe étoit arrivée. Je dépose près d'elle l'infortunée que je viens d'arracher à la mort. Quel spectacle pour Agathe, qui n'a encore connu que les plaisirs, et à qui on n'a jamais appris à quelles douleurs peut être condamnée l'humanité. Aussi, elle ose à peine fixer ses regards sur l'inconnue, dont les vêtemens sont couverts de sang, et dont la beauté, la jeunesse, rendent le désordre encore plus effrayant. Cependant Julie, qui ne voit que l'être souffrant, m'implore pour cette jeune fille comme si elle étoit sa sœur. Regardez cette pauvre petite, me disoit-elle, quel état.. . . . elle veut mourir : comme j'arrivois, elle ouvroit avec ses ongles la plaie qu'elle s'est faite au-dessous du sein ; et la mort ne venant pas assez vite à son gré, elle alloit la chercher dans les flots ; sans vous, jamais je n'aurois pu la retenir. Mais, ô ! dieu ! ajouta-t-elle, elle a perdu connoissance.

Agathe, chez qui la terreur avoit fait place à la pitié, et qui mettoit son amour propre à ne se laisser vaincre par personne en générosité, s'approcha et lui fit respirer des sels, tandis qu'avec Julie je bandois sa plaie. Mais nos secours avoient peu d'efficacité, et j'étois désespéré de l'état de cette infortunée, qui avoit l'air d'un ange enveloppé des ombres de la mort. Agathe, dis-je, à mademoiselle d'Entragues, je ne veux pas vous laisser seule vous et Julie, avec cette pauvre petite, il faudroit avoir mademoiselle Ricard et Jones; si vous vouliez aller les avertir, nous resterions ici, moi et mademoiselle Delcroix, à soigner cette malheureuse créature. Agathe ne demanda pas mieux et s'éloigna en courant. Je n'avois pas voulu dire à mes jeunes amies ce qui ajoutoit encore à la pitié que je ressentois pour l'inconnue, quand Julie, qui avoit près de dix-huit ans, et qui, par conséquent, étoit moins ignorante qu'Agathe, me dit : St.-Fal, cette infortunée est grosse, il n'y a

point de doute, et elle l'est même de plusieurs mois ; qui a donc pu, à l'instant d'être mère, lui faire prendre la vie en haine ? Il faut qu'elle soit bien à plaindre.

J'allois lui répondre quand la jeune fille ouvrit les yeux, nous regarda avec étonnement, puis jeta des cris lamentables, qui n'étoient plus ceux du désespoir, mais bien ceux de la souffrance. Qu'avez-vous? lui dit Julie. — Ah ! Mademoiselle, je n'ose vous l'apprendre : vous ne connoissez pas Fanchette Legros, mais elle connoît bien *Mamzelle*, et ne peut, sans mourir de honte, lui dire quelle est la cause de ses douleurs ; et elle se tut, ou du moins cessa de parler, mais non de pousser des gémissemens aigus dont je ne devinois que trop la cause, ce qui me mettoit dans le plus grand embarras. Son teint étoit animé, ses yeux brilloient, son poux battoit avec violence, elle se serroit contre nous ; et celle qui un moment avant vouloit mourir, sembloit implorer

notre secours pour l'aider à donner la vie à un autre infortuné qu'elle avoit cru pouvoir condamner à ne point voir la lumière. L'instant marqué par la nature étoit arrivé, et un cri, qui ne ressemble à aucun autre, m'apprit que la jeunesse et la force avoient délivré Fanchette sans aucuns secours de l'art. En vain j'eusse voulu déguiser la vérité à Julie, elle ne pouvoit lui être cachée, et ne se parant point d'une fausse pudeur, vertueuse par principes, elle ne pensoit à rien qu'à servir l'humanité; elle soutenoit Fanchette dans ses bras et la secouroit de tout son pouvoir. Enfin, nous entendîmes Agathe et sa gouvernante. J'allai audevant d'elles, pour tenir Agathe éloignée quelque temps de Fanchette; et m'approchant de mademoiselle Ricard, je lui dis bas à l'oreille, ce qui venoit d'arriver. — Oh! voilà une belle aventure, vraiment; si vous étiez restés en voiture nous ne serions pas si embarrassés. — Oui, mais Fanchette et son enfant seroient morts. — Il n'y auroit pas

eu grand dommage, pour que l'un soit à l'hôpital et que l'autre fasse pis peut-être. . . . . . . — J'espère, Mademoiselle, qu'il en sera autrement; mais, allez secourir la pauvre Fanchette qui ne peut se passer de vos soins. — Y pensez-vous, que moi. — C'est une femme, et une femme qui souffre. — Mais, je ne sais, en vérité, si je pourrai. — Vous ne vous ressouvenez donc plus que vous m'avez dit vingt fois, que madame d'Entragues, ne pouvant se passer de vous, vous aviez assisté à toutes ses couches, et que même vous aviez reçu seule son dernier enfant né plutôt qu'on ne le comptoit. — C'étoit différent, le devoir. — Le devoir est de faire pour son semblable ce qu'on voudroit qu'il fît pour nous, et M. le Baron seroit très-fâché que vous laissassiez périr cette pauvre Fanchette; allez donc, sans tarder; tandis que moi je resterai ici avec Agathe, et ensuite nous conduirons la mère et l'enfant à Vermur. Mademoiselle Ricard n'osa répondre, et je racontai à Agathe ce qu'il

falloit indispensablement lui apprendre ; je me gardai bien de rien dire qui pût lui faire imaginer que la vertu n'avoit pas toujours été sacrée pour Fanchette. Plus tard on soupçonne l'existence du vice, et moins on se laisse entraîner dans ses sentiers. Je voulois qu'Agathe fût heureuse, et point de bonheur sans vertu ; mes précautions furent inutiles ; et, malgré moi, Agathe sut promptement la vérité. Mademoiselle Ricard revint à nous au bout d'un quart-d'heure, et nous dit : que puisque nous voulions absolument emmener à Vermur une créature que tous les honnêtes gens devroient rejeter, on pouvoit la faire monter en voiture. La calèche étoit arrivée, je pris Fanchette dans mes bras, et, aidée de Jones, je la plaçai dans le fonds de la voiture. Julie s'étoit emparée de son enfant, qui étoit un beau garçon, et pour l'envelopper avoit ôté un de ses jupons et son mantelet ; elle tenoit sur ses genoux cette innocente créature, et la couvroit de baisers et de caresses. Aga-

the soutenoit la tête de la mère, et sourioit avec une douce sensibilité au pauvre petit. Ni ce spectacle attendrissant, ni la vue de la malheureuse Fanchette qui, exténuée par la douleur que lui causoient sa blessure et les souffrances inséparables de l'enfantement étoit presqu'inanimée, ne purent parler au cœur froid de la gouvernante d'Agathe. Sans respect pour l'innocence de sa jeune maîtresse, elle adressoit les reproches les plus amers à la pauvre Legros, dont elle connoissoit beaucoup le père, et chrétienne sans charité, révéloit à tous la faute de Fanchette, dont, je crois, que le plus grand crime à ses yeux étoit d'être jeune et belle.

En vain je voulois arrêter ces réprimandes qui instruisoient Agathe de tout ce que j'eusse voulu qu'elle ignorât, c'étoit impossible. Mademoiselle Ricard, dans sa sainte fureur, n'entendoit rien, et Agathe ne perdoit pas un mot de ses discours. Voyant que cet événement devoit naturel-

lement donner à mon élève de nouvelles idées, je voulus au moins les faire tourner au profit de sa raison, puisque malgré moi on la forçoit à raisonner sur des sujets dont elle n'eût pas dû avoir d'idée.

Je n'accusai point Fanchette avec aigreur; mais je la plaignis, parce que son malheur étoit irréparable. En supposant même, dis-je, qu'on puisse l'unir au père de son enfant, comment celle qui ne s'est point respectée étant fille, peut-elle espérer de l'être par son mari? Les soupçons, le mépris peut-être l'attendent dans l'hymen, seul bien cependant qui lui reste. Combien est grand le danger d'une faute qui peut entraîner aux plus grands crimes! Fanchette n'a pas eu assez de force pour sacrifier l'amour à la vertu; une fois coupable envers elle-même, envers ses parens, il falloit avoir le courage d'expier sa faute par la perte de sa réputation, mais elle ne l'a pas eu; et plus sensible à la honte qu'à l'honnêteté, elle étoit

prête sans nous à s'y dérober par un double forfait. Ah! mes amies, quelle horrible suite de l''oubli des principes qui doivent être sacrés pour une jeune fille. Julie pleuroit sur l'infortune de Fanchette; Agathe paroissoit me prêter quelqu'attention; mais on voyoit que sa pensée flottoit entre mes discours et le charme que son imagination attachoit déjà aux noms d'amour et d'amans, et qu'elle étoit très-empressée de savoir de la petite Legros elle-même le récit de ses malheurs, dont le peu que lui avoit appris mademoiselle Ricard l'intéressoit vivement.

Nous arrivâmes à Vermur, où l'on ne nous attendoit point. Le Baron et le Major devant aller ce jour là à la chasse avec le Vicomte et l'Abbé, la société de Launoi étoit réunie à celle de Vermur, et on avoit fait un déjeuner dîner, de sorte que lorsque nous entrâmes dans la cour, tout le monde étoit encore dans la salle à manger. Le

Baron fut le premier qui nous aperçut; inquiet d'un retour plus prompt qu'il ne s'y attendoit, il vola à nous. Qu'on juge de sa surprise en voyant les hôtes que nous lui amenions: qu'est-ce, dit-il; un enfant! une jeune femme belle comme les amours! que signifie tout ceci? — Je conçois votre étonnement; mais cette infortunée, dont nous ignorons une partie des malheurs, avoit besoin de secours, et j'ai cru vous servir en vous mettant à même de lui faire du bien. — Vous savez que je me fais gloire d'être le protecteur de mes vassaux; mais on eût pu la conduire à l'hospice. — Oh! mon père, dit Agathe, permettez que je la soigne moi-même, et ne la confondons point avec les autres pauvres. — Mais au moins, ma fille, faudroit-il que je susse qui elle est pour consentir à ce qu'elle entrât dans ma maison. Alors je racontai au Baron ce que je savois de Fanchette, en insistant sur la peine que j'avois éprouvée de ce que made-

moiselle Ricard avoit tout dit à Agathe. Ah! dit le Baron, il n'y a pas grand mal à cela, je ne veux point que ma fille soit vertueuse par ignorance, c'est bon dans les classes secondaires; mais pour nous la noble fierté qui ne permet pas une foiblesse lorsqu'on a l'honneur de porter un beau nom, doit être notre seule sauvegarde. On verra par la suite qui avoit raison du Baron ou de moi. Puis, continua-t-il, l'exemple de Fanchette n'est pas encourageant. Au surplus, je connois son père, qui est mon charpentier, et veux bien la recevoir. Quand elle sera en état de parler, on saura si on peut faire quelque chose pour elle, au moins je la mettrai à l'abri de la colère de ses parens. Il appela deux de ses gens, on descendit Fanchette de voiture, elle étoit sans mouvement : où veux-tu, dit le Baron à sa fille, qu'on place ta protégée? Mais, mon père, si vous vouliez on pourroit la coucher dans la chambre des femmes de ma mère, qui n'est plus occupée. On y com-

munique par le cabinet de toilette qui rend dans le sallon, et delà il me seroit facile de la soigner. C'est bien heureux que mademoiselle, dit la Ricard, ne la mette pas dans sa chambre à coucher, cela eût completté le scandale. Allons, allons, Ricard, dit le Baron, moins de zèle; dès que j'approuve la conduite de ma fille, vous n'avez rien à dire. — Oh! je le sais bien, M. le Baron, aussi je me retire chez moi. — Mais, ma bonne, il faut nous aider à la déshabiller. — Je vais vous envoyer Fanni; on n'exigera pas, j'espère, que je serve davantage cette malheureuse. Pendant ce temps nous étions entrés dans le sallon avec Julie, qui n'avoit jamais voulu remettre à personne l'enfant de Fanchette. En nous entendant, la Comtesse, le Vicomte, l'Abbé, le Major, la Vicomtesse accoururent pour savoir ce qui nous occupoit. Il faudroit la plume de Molière pour rendre avec justesse tout ce que dit chacun de ces personnages; je ne l'essaierai point. On peut, avec la con-

noissance de leurs caractères, se figurer la conversation qui eut lieu. Légèreté, insouciance d'une part; sottise, barbare sévérité de l'autre : tel fut le composé de leurs discours. Heureusement pour Fanchette que le Baron, qui eût été un homme intéressant s'il n'eût pas tout sacrifié à l'ambition, la protégeoit, et les murmures de ce qui étoit là n'eurent aucun effet contre sa volonté, qui étoit toujours la loi suprême. En vain le Major, le Vicomte firent les plaisanteries les plus indécentes sur cette aventure; madame d'Entragues gémit sur l'embarras que cela ajoutoit à celui que causoient déjà les préparatifs de la fête; l'Abbé dévoua à l'enfer non-seulement Fanchette et son fils, mais tous ceux qui s'occuperoient de ces indignes créatures; le Baron n'en fut point ébranlé, et la Vicomtesse qui avoit commencé par railler M. d'Entragues sur la beauté de Fanchette, finit par prendre l'air de la sensibilité, et dit qu'aimant beau-

coup les enfans elle auroit soin du petit.

Pendant ce temps on avoit couché Fanchette, qu'Agathe, et Julie qui avoit été joindre son amie, ne quittoient point; elle avoit repris connoissance. Le chirurgien qu'on avoit fait appeler l'avoit trouvée mieux qu'on n'eût pu l'espérer. Sa blessure n'étoit rien, parce que le couteau dont elle s'étoit frappée avoit glissé le long des côtes, et M. Baumon assura qu'avec du repos et des soins dans peu de jours elle seroit très-bien portante.

Julie étoit fort inquiète de la santé du petit. Il est né avant terme, dit M. Baumon, mais il n'en vivra pas moins; la révolution qui a causé sa naissance, la blessure de Fanchette la mettent hors d'état de le nourrir; et ce dont il faut s'occuper, c'est de lui trouver une nourrice. — Chargez-vous de ce soin, dit Julie, je ne suis pas riche, mais je le serai

assez pour suffire à cette petite dépense. J'étois présent à cette conversation ; je serrai avec affection la main de mademoiselle Delcroix qui, sans faste et sans orgueil, n'étoit jamais occupée que des moyens de faire du bien.

Agathe leva les yeux avec émotion sur nous ; ses regards sembloient me dire : croyez-vous que je ne serois pas comme elle, capable d'une action généreuse ? Cette sorte de jalousie me parut un moyen qui conduiroit mademoiselle d'Entragues au bien, et je fus certain que si son ame ne renfermoit point, comme celle de son amie, les germes de cette active bienfaisance qui devine les malheureux et qui met tous ses soins à trouver les moyens de les secourir, au moins dès qu'on les lui auroit montrés, personne n'auroit plus de générosité avec eux, et je me promis de lui faire goûter ce genre de bonheur préférable à tous les plaisirs.

Fanchette s'étoit endormie, elle

se réveilla au bout d'une heure. Il n'y avoit plus dans ses traits aucune altération. Une tristesse touchante avoit remplacé l'expression du désespoir ; elle se souleva sur son séant, et prenant les mains d'Agathe et de Julie, qui étoient près d'elle, les appela ses anges protecteurs, ses divinités tutélaires. — Sans vous, mes belles demoiselles, je mourois bien coupable ; mon pauvre enfant auroit péri avec moi! je sens maintenant toute ma faute. Je mourrai de ma douleur, mais au moins mon repentir me méritera, je l'espère, une place dans le ciel ; et mon fils, si vous ne lui retirez pas vos secours, sera heureux sur la terre. Que parlez-vous de mourir, Fanchette ? lui dis-je, vous pouvez vivre et être heureuse ; la vertu est un bien qu'on peut reconquérir. — Oui, Monsieur ; mais rien ne me rendra Félix. Sans lui point de bonheur, de réputation ; car il faut y renoncer sans mariage. — Qui vous dit que vous ne pourrez l'épouser, est-il mort? Oh! dieu non, la nouvelle seule m'eût tué

plus sûrement que mon couteau, mais il est soldat.

Le Baron venoit d'entrer avec M. Delmord, qu'il savoit être le curé de Fanchette, et qu'il avoit fait avertir. Ce digne pasteur connoissoit cette jeune fille. Il ne vint point près d'elle comme un juge austère, mais comme un ami des malheureux. Votre faute est grave, ma fille, lui dit-il, mais nous devons croire que l'égarement de votre esprit dirigea votre bras, non-seulement contre vous, mais contre un pauvre petit être qui devoit l'existence à votre foiblesse. Nous ne serons pas moins indulgens qu'un dieu dont la miséricorde est infinie; et le coupable converti est souvent plus loin du péché que celui qui n'a jamais connu le mal. Espérez donc, mon enfant, séchez vos larmes, et apprenez-nous vos malheurs, afin que nous sachions s'il y a moyen de les réparer. M. d'Entragues engagea aussi Fanchette à commencer son récit si elle le pouvoit. N'en doutez

pas, dit madame de Launoi, qui avoit suivi son ami, une femme n'est jamais fatiguée en parlant de ses amours. Je suis vraiment curieuse de connoître ce roman, il doit être dans le genre pastoral que j'aime à la folie. Je regardai madame de Launoi, elle rougit, et s'assit sans rien ajouter. Fanchette, qui n'avoit répondu que par une inclination de tête, commença ainsi.

CHAPITRE XV.

Histoire de Fanchette.

MONSEIGNEUR sait bien que je suis la fille de Pierre Legros, qui a l'honneur de travailler pour le château de père en fils; il a eu du bonheur dans ses entreprises, et il est à son aise pour un ouvrier; il n'a jamais eu que moi d'enfant. Mon cher père et ma chère mère m'avoient montré toujours une grande amitié, et il n'y avoit pas une petite fille de notre faubourg aussi heureuse que moi. Mon père prit, il y a quatre ans, le fils de Thomas, l'aubergiste du faubourg qui mène au château de Monseigneur; je ne sais si c'est une idée, mais il me semble que Félix étoit bien un des plus jolis garçons de Valenciennes, du moins

il me paroissoit tel, et son bon cœur, sa gaieté, son obligeance et son activité au travail l'eussent fait paroître beau quand il eût été laid comme une chenille. Ma mère, et même mon père, quoiqu'il ne soit pas d'un naturel tendre, l'aimoient. Moi, pouvois-je ne pas l'aimer? aussi je le chérissois de toutes mes forces, et il me le rendoit bien. Cependant ses soins et ses yeux me le disoient seuls; car je ne l'aurois pas écouté sans l'aveu de mes parens. Mon père s'apercevoit de notre tendresse, et en paroissoit bien aise. Enfin, à la Saint-Martin dernière, mon père invita le père Thomas à venir dîner à la maison, et après qu'on fut sorti de table, il prit la parole, pour me demander si j'aimois Félix. Je fus toute décontenancée, et ne pus répondre que par une révérence. C'est bon, ma fille, c'est que je te le donne pour mari. A cette parole, jugez si je fus bien aise. Félix embrassa mon père, ma mère, et jusqu'à la servante pour venir à moi. — Oui, garçon, tu peux la

regarder comme ta femme; mais pour nos petits arrangemens le mariage ne peut se conclure que le lendemain de Pâques. Félix fut bien chagrin de ce retard, et au fond du cœur je n'en fus pas contente. On m'avoit dit que Félix apporteroit dans notre ménage mille francs. J'eus mieux aimé qu'il m'eût donné moins d'argent, et être plus tôt sa femme; mais il n'y avoit pas moyen, car mon père n'a qu'une parole.

On me permit de me promener avec Félix, nous allions à la danse ensemble : il me rappeloit toujours que je serois sa femme, il soupiroit, il pleuroit, et moi je crus qu'il n'y avoit pas grand mal à lui donner ce qui, dans quelques mois, seroit son bien. Le Seigneur m'en a bien puni. Le feu prit il y a trois mois à la petite auberge de Thomas, tout fut brûlé, et le père de mon ami ruiné ne pouvoit lui donner les mille francs, qui étoient tout ce qui lui restoit pour se relever. Félix pâle, défait, vint le matin, et conta son malheur à

mon père, qui le savoit déjà. Loin d'y être sensible, il dit: que le feu ne prenoit jamais que par négligence; qu'il étoit bien le maître de continuer à travailler chez lui, mais que de fille il n'y en avoit pas sans argent. Jugez de sa douleur, de la mienne, surtout moi qui, par ma faute, ne pouvois qu'être déshonorée si je n'étois la femme de Félix. Nous espérâmes vaincre mon père; mais Pâques passa sans qu'il y eût de noces pour nous. Mon embarras augmentoit, Félix devint plus pressant auprès de mon père, qui le renvoya. Je fus malade de chagrin, ça ne fit rien; on m'enferma dans ma chambre. J'avois compté sur ma mère, mais elle avoit peur de mon père. Mon état me mettoit au désespoir. Félix ne put plus résister à son chagrin, quand mon père lui dit qu'il alloit me marier au fils de notre voisin le corroyeur. Il eût dû penser pourtant que ce n'étoit pas possible; mais la tête lui tourna. Il se figura que je l'oublierois, comme si on pouvoit oublier un homme dont on

porte l'enfant! et mon pauvre Félix est parti il y a huit jours pour Douai, où est un régiment de dragons. Après s'y être engagé il m'écrivit une lettre à faire pleurer des pierres, je l'ai reçue hier au soir. Ce matin j'ai fait prier mon cher père et ma chère mère de monter dans ma chambre. Je m'étois levée, aussitôt que je les vis, je me jetai à leurs genoux, et après leur avoir lu la lettre de Félix j'eus le courage de leur dire que j'étois enceinte. Ma mère se mit à pleurer; mais mon père, après un moment de silence, me releva avec fureur, et me prenant par le bras me fit descendre les escaliers sans me rien dire. Arrivée à la porte de la maison il me cria d'une voix de tonnerre: va, fille indigne, je te maudis et te chasse. Ne te présente jamais à Valenciennes; car si je le sais tu ne mourras que de ma main. Je m'éloignai avec effroi de la maison paternelle, croyant voir la foudre prête à tomber sur moi. Je courus jusqu'au pont; mon premier mouvement fut de me jeter dans

l'eau, mais j'en ai peur. Cependant j'étois déterminée à mourir, et à ne pas donner le jour à un malheureux qui seroit réprouvé de tout le monde. Arrivée sur le bord de l'eau, derrière le petit bois, je m'enfonçai mon couteau dans la poitrine, et vous savez le reste des événemens qui, grace à vous, Monsieur et Mesdemoiselles, me donnent le temps de rentrer en grace près de Dieu.... Et d'être heureuse, dit Julie, en se précipitant pour embrasser la pauvre Fanchette. Voilà toujours dix louis pour acheter le congé de Félix, ensuite nous verrons.

Agathe, qui avoit eu pendant quelque temps l'air indécis, se leva enfin, et s'avançant avec précipitation, elle tira la bourse qui contenoit les cinquante louis destinés à sa parure, et les présentant à Fanchette, elle lui dit : le bonheur qu'on est obligé d'attendre est toujours incertain ; cet argent remplacera les cent pistoles qui ont causé toutes vos peines, M. Legros ne sera

pas inflexible. — J'en réponds, dit le Baron, qui embrassoit les larmes aux yeux sa fille; le père Legros est déjà ici, car mademoiselle Ricard l'a fait avertir de tout. Je n'avois pas voulu le dire à notre pauvre malade, il étoit venu comme un furieux; mais grace à toi, mon Agathe, j'espère que toute sa colère se changera bientôt en joie. Venez, pasteur, lui persuader que la vertu est indulgente, et que puisque tout le mal va être réparé il n'a rien à dire. Volontiers, mon cher Baron; mais permettez-moi avant, d'embrasser ces dignes enfans, et il donna un baiser à Agathe et à Julie, en leur disant qu'elles lui paroissoient belles comme des anges depuis qu'elles lui avoient prouvé qu'elles en avoient la bonté, et il sortit avec le Baron.

La surprise que cause un bonheur inattendu avoit fait perdre un instant à Fanchette l'usage de ses sens; mais elle revint promptement à elle, et exprima sa reconnoissance à ses

bienfaitrices, plus encore par ses regards et ses exclamations que par ses discours. Pour moi j'étois plus attendri de cette scène qu'on ne peut le dire, et jamais Agathe ne m'avoit fait éprouver une si grande émotion. J'enviois le bonheur de M. Delmord; mais je n'eusse pas osé demander une si grande faveur, je pris seulement la main d'Agathe, et la posant sur mon cœur, vous ne pouvez, lui dis-je, vous figurer le bien que vous m'avez fait, et je suis payé de tous mes soins. — Vos éloges me dédommagent au centuple d'un léger sacrifice. La Vicomtesse prétendit qu'elle étoit désolée que les dépenses que sa toilette exigeoit pour la fête l'empêchassent de faire tout ce qu'elle auroit voulu pour Fanchette; mais, ajouta-t-elle, je me chargerai des habits de noces, puisque Julie m'a enlevé le plaisir de prendre soin du petit. Le Baron et M. Delmord ramenèrent le père Legros. Je fus peu touché de la tendresse qu'il montra à sa fille; car je me dis: un peu d'or est le mobile qui

le conduit ; Fanchette en parut heureuse, et j'en fus bien aise ; qui n'est point bonne fille ne peut être bonne mère. Mes charmantes élèves ne m'ayant rien laissé à faire pour cette intéressante créature, je voulus aller moi-même chercher Félix. Je connoissois beaucoup le Capitaine qui avoit engagé ce jeune homme, c'étoit un Lyonnois, nommé le marquis de Salvert, avec lequel j'avois été élevé, et j'étois bien sûr qu'il se prêteroit à rendre à Félix sa liberté. Je ne m'étois point trompé dans mon espérance ; mais ce qui surpassa tout ce que j'avois pu imaginer, fut la joie de Félix. Jamais l'amour ne s'étoit présenté à moi sous des traits plus intéressans ; il s'accusoit seul de la faute de Fanchette, elle avoit couronné son amour sans avoir perdu à ses yeux le charme de l'innocence ; peu de femmes jouissent d'un semblable bonheur. La félicité qui attendoit Fanchette pouvoit être d'un exemple dangereux, et cependant cette félicité étoit méritée ; car le cœur

de cette jeune fille étoit resté chaste. Combien de jeunes personnes qui n'ont point succombé n'apportent point un pareil trésor à leur époux! aussi l'amant de Fanchette en parloit-il avec une adoration respectueuse, et ce bon jeune homme m'inspira une véritable amitié. M. de Salvert voulut le ramener avec moi aux pieds de son amie, et lui fit présent de son congé.

L'amour occupoit toutes les puissances de l'ame de Félix; cependant il nous supplia de le conduire d'abord chez son père : mon départ, dit-il, a dû l'affliger infiniment, il faut que je commence par lui rendre le repos et la joie. Celui qui savoit ainsi donner au devoir les premiers momens devoit faire le bonheur de sa famille. Le bon Thomas sentit vivement la douceur de revoir son fils, et il l'accompagna à Vermur. C'est aux cœurs sensibles à se peindre la réunion des amans. Je m'aperçus avec une sorte de chagrin combien Agathe étoit émue

par le spectacle de leur amour. Je m'affligeois de la voir si touchée d'un sentiment qui ne pouvoit jamais faire son bonheur d'après les vues de son père, mais je gardai pour moi cette réflexion.

Le moment de la fêté arriva. Ce temps avoit suffi pour rétablir Fanchette. M. d'Entragues voulut qu'elle fût mariée ce même jour. Cette noce, où assistèrent tous les parens des deux jeunes gens, et le baptême du petit Thomas en furent les plus beaux ornemens. Le Baron, qui étoit capable de sentir le prix des bonnes actions, comptoit rendre à Agathe les cinquante louis qu'elle avoit donnés à Fanchette, je m'y opposai. On n'est, dis-je, vraiment bienfaisant que lorsque le bienfait coûte quelque privation ; laissons donc à Agathe tout le mérite de ce qu'elle a fait pour cette jeune fille. Le Baron se rendit à mon avis, et seulement permit, comme récompense, que sa fille tînt avec moi le fils de Fanchette, qu'il voulut que

nous nommassions *Louis*. En sortant de la chapelle, où M. Leroux, malgré son humeur, avoit été forcé de prêter son ministère, le Baron attacha, devant tout ce qui étoit là, au bras de sa fille un fort beau bracelet avec son portrait, enrichi de diamans, en disant que c'étoit le prix dû à la générosité de mademoiselle d'Entragues; et il raconta publiquement ce qu'elle avoit fait pour Fanchette. Tout le monde la loua avec emphase. Agathe fut extrêmement sensible à la louange. J'en fus fâché, et dans le fonds de l'ame je trouvai que Julie, dont on ne parloit point, avoit bien plus mérité que son amie. Cependant, malgré que la Ricard répétât avec affectation que son élève étoit mise à faire horreur, qu'il falloit n'avoir pas d'amour propre pour supporter l'idée d'être effacée par la fille du moindre petit seigneur châtelain, Agathe me parut charmante avec une simple robe de gaze blanche, et une guirlande de lilas dans les cheveux. Tout le monde fut de mon

avis, et la Vicomtesse ne put voir sans colère que malgré tout l'art qu'elle avoit mis à sa toilette, Agathe l'emportoit déjà sur elle.

Je vis avec plus de joie les fêtes se terminer que je ne m'étois promis de jouissances en les attendant; en général la réalité est bien au-dessous de notre imagination. Les plaisirs ne demandent point à être prolongés, ils deviennent alors fatigue tandis qu'ils ne doivent être que délassemens. Malheur à celui qui n'existe que pour s'amuser; car on peut bien assurer qu'il ne s'amuse jamais. J'eus une grande satisfaction de voir qu'Agathe étoit ennuyée du tourbillon; que si son cœur souhaitoit peut être de dominer un autre cœur, son esprit n'étoit pas assez vide pour attacher un grand prix aux soupirs, aux complimens fades et aux propos d'amour que tous les hommes adressent à une belle personne, surtout lorsqu'elle a deux cent mille écus en mariage. Cependant j'en ignore la raison,

ou du moins je l'ignorois encore. Je fus fort aise d'être délivré de cette foule qui se trouvoit sans cesse entre elle et moi ; et M. de Salvert, pour qui j'avois cependant de l'amitié, ne fut pas un de ceux que je fus le moins enchanté de voir partir, et cela, parce qu'il étoit un des plus aimables hommes de ceux qui s'étoient trouvés à Vermur pour les fêtes de la paix.

Fanchette et son mari étoient restés au château tout le temps que durèrent ces fêtes. M. d'Entragues les montroit, racontoit avec la grace qui lui appartenoit, leurs malheurs, et ce qu'il avoit fait pour eux, et s'en servoit comme de moyens de ramener sans cesse l'attention sur lui. Il eût peut-être fait le bien sans aucun motif de vanité; mais il faut en convenir, le désir qu'on publiât ses bienfaits n'étoit pas son moindre mobile.

Enfin tous les étrangers avoient quitté Vermur. Après déjeuner,

M. d'Entragues me prenant par le bras me mena dans le parterre, et me dit qu'il avoit réservé pour le jour où nous serions seuls, un plaisir qu'il croyoit que *ma philosophie* trouveroit digne d'elle. C'étoit un secret qu'il avoit gardé jusques-là, et il me chargea de l'aider à exécuter son plan. Je le lui promis d'autant plus volontiers que je lui savois bon gré de n'en avoir point fait une affaire d'ostentation. L'après-midi j'engageai mes élèves à venir se promener dans le même petit bois où nous avions sauvé Fanchette. La grosse Comtesse et mademoiselle Ricard dirent qu'elles étoient trop fatiguées pour venir avec nous. Nous prîmes donc seuls la route qui y conduisoit.

Agathe ne revit pas sans émotion ce bois où elle avoit éprouvé une des sensations les plus vives qu'elle eût encore connues. Une musique champêtre qui remplaçoit les tristes gémissemens qui nous avoient attirés près de Fanchette, y ajouta et étonna les deux amies. Elles coururent pour

s'en approcher, et à la place où Julie avoit trouvé la petite Legros baignée dans son sang, étoit un arc de verdure qui servoit d'entrée à un verger nouvellement planté. Là étoient à les attendre le Baron, tenant par la main Fanchette, et la Vicomtesse conduisant Félix qui, après avoir déposé chacun une couronne de fleurs sur le front des jeunes amies, les engagèrent à entrer dans leur habitation pour y jouir du bien qu'elles leur avoient fait. Effectivement le Baron qui possédoit une petite maison au bout du pont du côté de Vermur, l'avoit fait arranger en secret, il y avoit fait mettre tous les outils et les meubles nécessaires à un charpentier, une vache, des poules, et y avoit joint le terrain qui alloit de cette habitation jusqu'au lieu qui avoit pensé être si funeste à la jolie mariée. Ce présent, qui ne dérangeoit en rien son énorme fortune, assuroit celle de ces jeunes époux, et l'expression de leur bonheur enchanta Julie et Agathe, qui remercièrent toutes les deux le

Baron de l'aimable surprise qu'il leur procuroit. Un goûter champêtre, quelques rondes terminèrent les plaisirs de cette journée, qui sûrement fut suivie pour nous tous d'une nuit plus délicieuse que les précédentes. Pour moi je m'endormis en songeant à la félicité d'un couple qui devoit tout à nos soins. Elle fut inaltérable, cette félicité; maintenant que, seul et malheureux, je pleure sur la destinée de celles qui furent leurs bienfaitrices, Fanchette et Félix arrivés à l'automne de la vie, sans trouble et sans chagrin, goûtent au sein de leur nombreuse famille, le calme de la vertu. Comment ont-ils mérité ces graces du ciel, malgré les crimes où le feu des passions et le désespoir avoient pensé les entraîner? ce fut parce que leurs ames étoient innocentes; et qu'enfant de la nature, ils attendirent d'elle seule leur bonheur; que jamais leurs principes, leurs goûts, leurs sentimens ne furent en contradictions avec leurs actions. Agathe pouvoit-elle jouir des mêmes

avantages ? Tout ne fut-il pas contrariété dans son éducation ? Et tous ceux qui l'entouroient, sans m'épargner plus qu'un autre, ne la conduisirent-ils pas dans l'abîme qui l'a engloutie ?

CHAPITRE XVI.

Quelques observations sur l'éducation d'Agathe.

AGATHE venoit d'avoir quinze ans, c'est pour les femmes l'âge où l'ame est assez développée pour sentir, mais où elle n'a point encore éprouvé les sensations de la jeunesse. Dégoûtée des plaisirs de l'enfance, elle attend d'autres biens : les principes sont reçus mais ne sont point encore classés. Il faut, à ce moment, que l'esprit soit dans un calme parfait, que la jeune fille ne voie rien autour de soi de contraire à l'ordre, sans lequel, le but que doit se proposer son instituteur est manqué, et il sera bien difficile qu'il rende son élève vraiment estimable, vertueuse sans faste, chrétienne sans momerie, et sur-

tout qu'il lui apprenne à tirer tout le parti possible pour l'utilité de sa famille, de ses semblables, et son propre bonheur, des qualités que lui a donné la nature et des talens qu'on a su lui faire acquérir. Qui avoit jamais reçu de cette mère des humains plus de dons précieux et brillans que mademoiselle d'Entragues : beauté régulière, grâces incomparables, esprit aussi élevé que fin, dignité, générosité, noblesse dans les manières, fermeté, amabilité, complaisance, telle paroissoit Agathe; telle je la vis au moment où son père me confia son éducation. Aucun de ces dons ne l'ont préservée du malheur. Charmé d'un ensemble si parfait, je ne supposois pas même un défaut à une créature qui me parut angélique. Si j'entrevoyois quelques légères imperfections, j'en rejetois la faute sur les gens qui l'entouroient, et je n'imaginois pas qu'elles pussent jamais altérer tant de belles qualités. Malheureuse prévention, que tu fis du mal, et que tu me coûtes de larmes !

Enchanté de l'amitié que me témoignoit la fille du Baron, séduit par Julie qui avoit un aussi grand aveuglement que moi pour son amie, loin de chercher jamais à l'affliger, par des avis sévères je ne fus occupé que de la consoler des chagrins que lui causoit madame de Launoi. Augmenter ses grâces, ses talens, lui donner une instruction supérieure à celle de presque tout son sexe, fut mon unique soin. Il réussit au-delà de mon attente, et Agathe possédoit bien l'art de séduire et d'attacher; mais devoit-elle faire le bonheur de ce qui l'entouroit : on en jugera par la suite. Ai-je besoin de parler de ses défauts, on ne les connoîtra que trop par ce qui me reste à écrire. On la verra se peindre elle-même dans quelques lettres, et on sentira qu'en l'aimant plus qu'un père n'a jamais aimé sa fille, je n'ai pas fait pour elle tout ce que j'avois à faire. Je plains l'instituteur à qui on confiera un être destiné à une grande supériorité. Si cet enfant a passé son second lustre, il ne s'apprête que des regrets. Pour

former ces individus qui, bien dirigés, marchent vers le bien à pas de géant, s'ils le sont mal, au contraire, se font les systèmes les plus dangereux, il faudroit les avoir étudiés sur le sein de leurs nourrices, c'est-là où l'on auroit pu deviner le germe de leurs passions, de leurs qualités; mais si l'on n'a pas alors saisi le fil qui conduit dans les replis les plus cachés de leur cœur, il est perdu pour toujours; ils se formeront seuls, et malheur pour eux et pour leur famille si leurs observations leur font prendre une route extraordinaire. C'est ce qui arriva à mademoiselle d'Entragues; et il ne faut pas l'accuser entièrement de ses erreurs, car tout ce qu'elle vit, tout ce qu'elle entendit depuis qu'elle put conce voir une pensée, en fut cause.

Son père, la regardant comme l'instrument qui devoit un jour le conduire au but qu'il cherchoit envain à atteindre depuis 30 ans, et dont chaqu'une de ses actions l'éloignoit, étoit fier de sa beauté, de

son esprit. La trempe du caractère d'Agathe lui faisoit concevoir les plus grandes espérances, loin de chercher à la rendre modeste, il vouloit qu'elle s'énorgueillît assez de tous ses avantages pour n'en jamais sacrifier aucuns à ce qu'il appelloit des passions vulgaires. Peut-être, si il eût élevé seul sa fille, eût-elle montré moins de contradiction entre ses actions et ses principes. Elle eût bien sûrement été une femme ambitieuse et froide, mais elle n'eût point été victime. . . . . Pensée horrible, qui arrête sans cesse ma plume, laisse-moi terminer mon récit. M. d'Entragues avoit une si grande opinion de son pouvoir sur sa fille, qu'il croyoit que tout autre individu étoit sans empire près d'elle, et qu'il pouvoit s'en remettre à ceux qui l'entouroient du soin de la servir, de l'amuser et de l'instruire, sans qu'ils pussent déranger son plan, qu'un discours qu'il tint à Agathe un an après l'époque dont je parle, et que je rapporterai, développera mieux que tout ce que je pourrois écrire.

Ce plan étoit parfaitement secondé par mademoiselle Ricard. C'étoit elle qui avoit reçu Agathe des bras de la Baronne au moment de sa naissance. J'ai déjà assez dit combien elle étoit peu digne d'un semblable dépôt, mais je ne puis trop répéter combien elle fit de mal à Agathe. Elle l'eût rendu vaine, si l'esprit juste de mademoiselle d'Entragues ne lui eût pas fait sentir que la vanité n'étoit que l'apanage des sots. Mais si elle mit son amour-propre à ne point laisser entrevoir son orgueil, elle n'en conçut pas moins une si haute opinion d'elle-même qu'elle se crut toute sa vie supérieure à ceux qui l'entouroient.

Agathe vouloit, d'après cette opinion, être préférée à tout. La Ricard lui disoit qu'elle l'aimoit plus qu'elle-même et ainsi se rendoit agréable. Elle assuroit son élève que quelque grand prince deviendroit son esclave, et pour appuyer son opinion, elle lui racontoit mille histoires d'amour, dont elle avoit grand soin de lui mon-

trer que les héroïnes ne la valoient pas, et que, cependant, elles avoient subjugué pour toujours des rois, des souverains. Agathe trouvoit à ces histoires un charme infini. Elle admiroit surtout les qualités des paladins, vouloit rencontrer un être pareil à eux, et s'occupoit peu qu'il fût un grand seigneur, non parce qu'elle n'avoit point d'orgueil, mais par excès de fierté; car elle se disoit, celui que j'aurai honoré de mon choix sera plus grand qu'un puissant de la terre, et ira à tout pour se rendre digne de moi. Le genre d'esprit de la Ricard lui plaisoit parce qu'elle flattoit sa chimère favorite; aussi, lorsque l'humeur de sa gouvernante, sa jalousie, les querelles qu'elle lui faisoit pour une légère étourderie, pour le moindre manque aux usages de la société, ou aux plus minutieuses pratiques de la religion, qu'elle appeloit par excellence les devoirs d'une femme; causoient entre elles quelques brouilleries; Agathe étoit désolée, et n'avoit de repos que lorsqu'elle avoit

fait la paix. La lecture d'un roman de chevalerie étoit le gage de la réconciliation ; et certes, parmi les romans qui sont, sans contredit, les plus pernicieux ouvrages que puisse lire une jeune personne, il n'en existe pas de plus dangereux que ceux-là, parce qu'ils font voir les humains sous un faux jour.

La dévotion qu'affichoit madeselle Ricard avoit nécessairement donné à l'abbé Leroux un grand empire sur elle, et, par contre-coup, il avoit espéré en prendre sur Agathe, mais il ne la persuadoit point. Il l'effrayoit, ce n'étoit pas le moyen de conduire mademoiselle d'Entragues ; aussi, depuis qu'elle étoit sortie de l'enfance, avoit-il perdu le peu de pouvoir qu'il avoit sur Agathe lors de mon arrivée à Vermur ; et si elle avoit l'air d'écouter avec un grand respect tout ce qu'il lui disoit, ce n'étoit que pour ne jamais avoir de discussion avec un homme qu'elle prenoit pour le ministre des vengeances

divines; une exacte observance des formules religieuses, sans aucune connoissance d'une morale qui feroit croire à la divinité de son auteur, quand même ce ne seroit point un article de foi, faisoit toute la piété d'Agathe : elle n'en a donné que trop de preuves; ce fut une des premières fautes graves de son éducation dont je m'aperçus. Indigne de prêcher une religion dont ma foiblesse ne me permettoit point de suivre tous les préceptes, je ne l'en admirois pas moins. Aussi j'engageai mon élève à donner sa confiance à M. Delmord, qui étoit le véritable pasteur des premiers temps de l'église. Mais la crainte de se faire un ennemi de l'Abbé, qui avoit une sorte d'empire sur son père, et surtout beaucoup d'indifférence sur ce point important, l'empêchèrent de céder à mes avis, et, peut être, delà sont venus tous ses malheurs, dont bien sûrement mon digne ami l'eût préservée. Julie, qui étoit pieuse et non dévote, eut moins de foiblesse, et M. Delmord dirigea cette ame ai-

mante, vers la perfection évangélique, pour laquelle elle étoit née.

Qui eût pu croire, qu'une telle amie fût dangereuse pour Agathe; et, cependant, l'excès même de sa tendresse la perdit. Elle flatta jusqu'à ses foiblesses, vit de l'héroïsme dans ses fautes mêmes, et doubla encore la bonne opinion que mademoiselle d'Entragues avoit d'elle-même, par celle qu'elle lui montroit de son mérite, de son esprit et de ses graces. Les louanges d'un être borné eussent fait peu d'effet sur Agathe; mais les éloges de Julie, qui avoit autant d'esprit et de jugement qu'il soit possible d'en avoir, étoient pour elle du plus grand prix.

On imagine bien que ceux de la grosse Comtesse n'avoient point la même valeur, et nulle dans la société, elle eût été sans aucune influence sur l'éducation d'Agathe, si elle ne l'eût point dégoûtée de l'ordre et de l'économie par l'excès de ses petitesses; personne ne prenoit la

peine de faire apercevoir à mademoiselle d'Entragues, qu'autant qu'une femme se rend ridicule en ne parlant que de ses draps, de ses serviettes, en jetant les hauts cris pour une assiette cassée, autant celle qui ne sait pas, quelque riche qu'on la suppose, veiller sur sa maison, a de tort, puisqu'elle néglige un des devoirs les plus importans de son sexe. Agathe fut persuadée, par la suite, de cette vérité; mais dans sa jeunesse il lui sembloit, que s'occuper de ces détails, étoit ressembler à sa chère tante, avec qui on lui laissoit prendre un ton léger qui approchoit même de celui de la moquerie; et rien de pis, que de supporter qu'une jeune personne s'accoutume à manquer aux égards pour une femme qui remplit presque la place de sa mère.

Cependant, dès qu'il y avoit un étranger à Vermur, Agathe, sans qu'on l'en avertît, changeoit de manière avec sa tante; son air respectueux forçoit au silence ceux qui

eussent voulu s'égayer sur le compte de Mme. d'Entragues. Encore enfant, elle avoit une dignité qui en imposoit tellement, qu'on n'osoit rien dire devant elle qui pût lui déplaire, et rien ne lui eût aussi souverainement déplu que de voir ridiculiser quelqu'un qui avoit *l'honneur* de lui appartenir. Le Baron admiroit la facilité avec laquelle sa fille prenoit à volonté tous les tons qui lui convenoient. Cette qualité peut être bonne dans un courtisan, me disois-je, mais c'est une arme bien dangereuse dans une femme. Je craignois aussi qu'elle n'abusât un jour de l'extrême présence d'esprit qu'elle avoit reçue de la nature, et de l'art avec lequel elle savoit commander à l'expression de sa figure. Ces dons, si on peut les appeller ainsi, étoient le sujet des louanges continuelles de la Vicomtesse. Ce serpent venimeux se couvroit de fleurs pour ne point effrayer celle qu'elle vouloit percer de son dard acéré. Agathe ne l'aimoit point, parce qu'elle lui en vouloit de la préférence que son père lui

marquoit sur elle, et cependant ne pouvoit se défendre de la séduction de ses graces et de son esprit. Mille fois elle juroit d'apprendre à madame de Launoi, par ses froids dédains, combien elle lui étoit odieuse. La Vicomtesse arrivoit, s'apercevoit qu'Agathe prenoit un air glacial, elle s'approchoit d'elle, lui disoit une douce flatterie, et mademoiselle d'Entragues oublioit ses projets et sa juste inimitié. Plus les années en embellissant Agathe, la rendoient supérieure à la Vicomtesse, plus cette dernière cherchoit à la captiver. Je voyois, avec chagrin, que mon élève étoit sensible aux soins que prenoit pour sa beauté madame de Launoi, qui, ne pouvant se flatter d'éclipser celle d'Agathe, vouloit au moins la rendre, en quelque sorte, son ouvrage, pour la faire servir à ses vues. Agathe étoit moins révoltée qu'autrefois de la liaison de la Vicomtesse avec son père, et recevoit avec plaisir les instructions de son ennemie sur l'art perfide de la coquetterie. Agathe conduite par une coquète, pour ne pas dire plus, et par une tête aussi

romanesque que celle de mademoiselle Ricard, pouvoit difficilement échapper à la séduction de la jeunesse : puis, quels exemples avoitelle devant les yeux. En vérité, on devroit être encore étonné de trouver autant de femmes sages, vivant dans le grand monde, lorsqu'on y voit afficher, sans pudeur, les liaisons les plus criminelles et ériger le vice en principes. Quel effet pouvoit produire, dans une jeune tête, l'arrangement du Baron avec la Vicomtesse, dont tout le monde parloit et qu'ils prenoient peu de soins de cacher, et la tendre intimité qui existoit entre le Vicomte et madame d'Entragues. Mademoiselle Ricard répétoit bien, il est vrai, à chaque heure du jour à Agathe, il faut être sage. L'abbé Leroux lui montroit l'enfer ouvert pour les femmes qui oublioient les lois de la chasteté ; mais les gens qu'elle devoit respecter lui prouvoient que la vertu n'étoit pour eux qu'un mot vide de sens : quel résultat attendre de tant d'inconséquences.

Fin de la première Partie.

CATALOGUE des Livres qui se trouvent chez LEROUGE, *libraire, cour du Commerce, faubourg Saint-Germain.*

Ouvrages nouveaux.

Histoire du Donjon et du Château de Vincennes, depuis leur origine jusqu'à l'époque de la révolution; contenant des particularités intéressantes sur les Princes, les Rois, les Ministres, et autres personnages célèbres qui ont habité Vincennes; et sur les prisonniers qui y ont été renfermés, principalement pendant les règnes de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, avec un Précis historique des guerres civiles dans lesquelles figurèrent les principaux prisonniers du Donjon, depuis le règne de Charles V jusqu'à l'époque de la suppression de cette prison d'État, 3 vol. in-8°. orné de trois figures gravées par Bovinet. 12 fr.

Agathe d'Entragues, roman historique, par Mad. Guénard, 6 vol. in-12, fig. 10 fr. 50 c.

Les Soirées des Alpes, 4 vol. in-12, fig. 6 fr.

Milord Charles et sa famille, 4 vol. in-12.

L'Orpheline de l'hospice du Mont-Saint-Bernard, 2 vol. in-12. 3 fr.

Ambrosio, ou l'Espagnol, 2 vol. in-12. 3 fr.

Madame de Beaufort, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.
Dictionnaire abrégé des Mythologies de tous les peuples policés ou barbares, tant anciens que modernes, 2 gros vol. in-18. 6 fr.

Ouvrages divers.

Abbaye (l') de Saint-Remy, ou la fille de l'abbesse, 4 vol. in-12, fig. 6 fr.
Abrégé de la Géographie moderne de Pinkerton : deuxième édit., 1 gros vol. in-8°. orné de cartes. Paris, 1806. 10 fr.
Abrégé de la vie des plus illustres Philosophes de l'antiquité, par Fénélon : 1 vol. in-12, 1806. 1 fr. 50 c.
Agnès de Courci, par Madame Bennet : 4 vol. in-12, fig. 7 fr. 50 c.
Art des Lettres-de-change, 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.
Art du Parfumeur, 1 vol. in-8°. 6 fr.
Athanaïse, ou l'Orpheline de qualité : par Madame Guénard, 4 vol. in-12. 7 fr. 50 c.
Aurora, 2 vol. in-12. 3 fr.
Aventures d'un jeune voyageur sorti de la cour de France en 1789, 2 vol. in-12. 3 fr.
Amitié (l') trompée, 2 vol. in-12. 2 fr. 50 c.
Apologistes (les) involontaires de la religion chrétienne, 1 vol. in-12, 1806. 2 fr.
Antoine et Prud'homme, 2 vol. in-12, br. 2 fr. 50 c.
Art (l') d'aimer d'Ovide, suivi du remède d'amour, traduction nouvelle avec des remarques de 1803, 1 vol. in-8°. br. 6 fr.

Analyse, ou nouveau Dictionnaire de l'enregistrement, timbré et hypothèques; par L. Belot de Langres; Paris 1804, 1 vol. in-8°. 8 fr.

Alexandrine et la Princesse Albertine; 1 vol. in-12. 1 fr. 20 c.

Amélina et Florello, 3 vol. in-12. 5 fr.

Amitié (l') mystérieuse, vol. in-12, fig. 5 fr.

Alcimadure, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Albert, ou le Désert, 3 vol. in-12. 5 fr.

Banque (la) rendue facile aux principales nations de l'Europe; par Giraudeau, in-4°. Lyon, 1799. 15 fr.

Bas-Reliefs (les) du dix-huitième siècle, avec des notes, 1 vol. in-12. 1 f. 50 c.

Bibliothèque de Village, 1 vol. in-18. 75 c.

Blanche de Ransi, ou Histoire de deux Français dans les Déserts, 2 vol. in-12. 3 fr.

Château (le) de Saint-Hilaire, 2 vol. in-12, br. 3 fr.

Château (le) des Tuileries, ou récit de ce qui s'est passé dans l'intérieur de ce palais, depuis sa construction jusqu'au 18 brumaire an VIII. Paris 1803, 2 vol. in-8°. fig. 9 fr.

Chemises (les) Rouges, ou Mémoires pour servir à l'Histoire des Anarchistes, 2 vol. in-12. 3 fr.

Comptes faits de Barême, 1 vol. in-24, rel. 1 fr.

Conscrit (le), ou le Billet de Logement, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Coran (le) traduit par Savary, 2 vol. in-8°. papier vélin. 15 fr.

Correspondance de Jacques Cazotte, avec la Porte et Pouteau, intendant et secrétaire de la liste civile, pendant les années 1790, 91 et 92, 1 vol. in-18. 1 fr.

Correspondance de Louis-Philippe d'Orléans, avec le roi, la reine, Montmorin, Biron, Liancourt et la Fayette, 2 vol. in-18, br. 2 fr.

Correspondance secrète de plusieurs grands personnages illustres, pendant les dernières années du règne de Louis XVI, 1 vol. in-8°. 3 fr.

Deux (les) Emilies, 2 vol. in-12, fig. 3 fr.

Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, 2 vol. in-12, fig. 3 fr.

Dictionnaire abrégé d'Histoire Naturelle; par d'anciens professeurs. Paris, 1807, 2 vol. in-8°. br. 15 fr.

Dictionnaire anglais et français, de Boyer, revue par J'ohn Garner, 2 vol. in-4°. grand pap. vélin. 40 fr.

Dictionnaire de la Langue française, par Gattel, 2 vol. in-8°. 13 fr. 50 c.

Dictionnaire (nouveau) de poche, français et anglais; par Nugent. Basle, 1797, 2 vol. oblongs. 6 fr.

Dictionnaire portatif de Prononciation, espagnol-français, et français-espagnol par Cormond, 2e édition. Lyon. 13 fr. 50 c

Dictionnaire portatif de Santé et de Chirurgie; par M. Sue. Paris 1777, 3 vol. pet

in-8°. br. 12 fr.

Dictionnaire des arts de Peinture, Sculpture et Gravures; par M. Watelet. Paris 1792, 5 vol. in-8°. br. 30 fr.

Edmond et Elonora, traduit de l'anglais, de Marshall, 3 vol. in-12. 6 fr.

Elzean et Corradin, ou les Guerriers rivaux, 1 vol. in-12, fig. 1 fr. 50 c.

Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers. Berne, 39 vol. in-8°., dont 3 de planches. 240 fr.

Enfant (l') de Famille, 1 vol. in-12, br. 1 fr. 50 c.

Enfant (l') du Mardi Gras, 1 vol. in-12, fig. 1 fr. 50 c.

Entretiens (les) du Palais Royal, 4 vol. in-12. 5 fr.

Esprit de l'Encyclopédie, 12 vol. in-8°. 36 fr.

Essai (nouvel) sur la Mégalantropogénésie, ou l'art de faire des Enfans d'esprit, qui deviennent de grands hommes; par Robert le jeune. Paris 1803, 2 vol. in-8°. br. 8 fr.

Ethelinte, 4 vol. in-12. 6 fr.

Fanny de Varicourt, 1 vol. fig. 1 fr. 50 c.

Faux (les) Amis, 4 vol. 7 fr. 50 c.

Forges (les) Mystérieuses, 4 vol. fig. 6 fr.

Faux (le) Dauphin, ou histoire d'un jeune homme se disant le dernier fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, 2 vol. in-12, avec portrait. 3 fr.

Folies (les) du marquis de Brunoy, ou ses Mille et une Extravagances, 2 vol. in-12, fig. 3 fr.

Geneviève de Cornouailles, et le Damoisel sans nom, 2 vol. in-12. 3 fr.

Histoire de Sophie et d'Ursule, 2 vol. 3 fr.

Histoire de la guerre civile en France, et des malheurs qu'elle a occasionnés depuis l'époque de la formation des Etats-Généraux, en 1789, jusqu'au 18 brumaire an VIII. Paris, 1803, 3 vol. in-8°. fig. 15 fr.

Histoire de madame Elisabeth de France, sœur de Louis XVI, avec des détails sur ce qui lui est arrivé pendant sa détention au Temple, auxquels on a joint un grand nombre de lettres et de pièces écrites par elle-même, 3 vol. in-18, fig. br. 3 fr.

Histoire d'une Franco-Indienne, écrite par elle-même, 2 vol. in-12. 3 fr.

Jacobin (le) Espagnol, ou le Moine, 4 vol. in-18, fig. 3 fr.

Jules et Ameline, ou l'Orphelin de Venise, 2 vol. in-12, fig. 3 fr.

Laure et Hermance, ou les Victimes de la Cour de Savoie, 3 vol. in-12, fig. 5 fr.

Lindorf et Caroline, 3 vol. in-12, br. 5 fr.

Maclovie, ou les Mines du Tyrol, anecdote véritable, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Magaretha, 2 vol. in-12, fig. 3 fr.

Mamilia, ou la belle Romaine, 2 vol. in-18, fig. 1 fr. 50 c.

Mari (le) sentimental, 1 gros vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Marquise (la) de Ben***, 2 vol. in-12. 3 fr.

Maximes et Pensées de Louis XVI et de Marie-Antoinette, avec des notes secrètes

sur différens grands personnages, 1 vol. in-8°. 3 fr.

Mémoires de mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV; contenant ce qu'elle a vu, et ce qui lui est arrivé pendant les dernières années de la vie de Louis XIII, la minorité et le règne de Louis XIV, 4 vol. in-12, avec portrait, 10 fr.

Mémoires historiques de Jeanne Gomart de Vaubernier, comtesse Dubarry, dernière maîtresse de Louis XV, 4 vol. in-12, 7 fr. 50 c.

Mémoires historiques de la princesse de Lamballe, une des principales victimes immolées dans les horribles journées des 2 et 3 septembre 1793, 4 vol. in-18, fig. 4 fr.

Mémoires historiques de mesdames Adélaïde et Victoire de France, tantes de Louis XVI, ou relation de leur Voyage en Italie et sur la mer Adriatique, depuis l'année 1791 jusqu'en 1800, époque de leur mort, 3 vol. in-12, fig. 5 fr.

Mémoires secrets de la duchesse de Portsmouth, 2 vol. in 12. 3 fr.

Mœurs (les) du temps, ou Mémoires de Rosalie Terval, 4 vol in-12, br. 6 fr.

Nature (la) et l'Art, roman traduit de l'anglais; par l'auteur de Simple Histoire, 2 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

Nouveau Voyage autour de ma Chambre, 1 vol. in-18, br. 1 fr.

Orphélia, ou l'Entrée d'une Orpheline dans le monde, 2 vol. in-18, br. 1 fr. 50 c.
Origine de la Chouanerie, ou Mémoires de mademoiselle de Tressan, 2 vol. in-12. 3 fr.
Orphana, ou l'Enfant du Hameau, 2 vol. in-12, avec deux fig. 3 fr.
Palais (le) Royal, ou Mémoires secrets de la duchesse d'Orléans, mère de Philippe, 2 vol. in-12, fig. 4 fr.
Parvenu (le) du Jour, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.
Prévention (la) Nationale; par Rétif-de-la-Bretonne, 3 vol. in-12, br. 5 fr.
Prieuré de Saint-Bernard, 2 vol. in-12, br. 3 fr.
Prince (le) de Condé, roman historique; par Boursault, 2 vol. in 12. 3 fr.
Procès des Bourbons, Louis XVI, Marie-Antoinette, Elisabeth et Philippe d'Orléans, 2 vol. in-8°., avec 9 fig. 10 fr.
Qu'est-ce que l'Amour? 2 vol. in-12, br. 3 fr.
Règne (le) de Richard III, ou Récit des crimes qui lui sont imputés; traduit de l'anglais par Louis XVI, 1 vol. in-8°. 3 fr.
Rétribution (la), ou Histoire de miss Prescot; traduit de l'anglais, 2 vol. in-12. 3 fr.
Sainville et Zulmée, 2 vol. in-12, br. 3 fr.
Sigismar, 3 vol. in-12. 6 fr.
Soupers (les) de Vaucluse, 3 gros vol. in-12, avec musique. 5 fr.
Tombeaux (les); par l'auteur de *Praxile*, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.
Vie de madame de Maintenon, 2 vol. in-12, orné de son portrait. 4 fr.



